L. 1/470
Bl 3/2263.
h.6/4430

Digitized by Google

303604

TRADUCTION D'HÉSIODE,

PRÉCÉDÉE

D'UNE DISSERTATION

SUR LA VIE, LES OUVRAGES ET LE SIÈCLE DE CE POÈTE;

ET

D'UN ESSAI

SUR LA THÉOGONIE;

PAR

J. V. A. Moudon,

DOCTEUR ÈS-LETTRES,
AGRÉGÉ POUR LES CLASSES SUPÉRIEURES DES LETTRES.

A MONTPELLIER,

DE LA TYPOGRAPHIE DE MADAME VEUVE PICOT, NÉE FONTENAY,
IMPRIMEUR DU ROI.

1835.

Digitized by Google

A MON ONCLE.

Il a fait éclore par ses lumières, et encouragé par sa générosité, mes faibles talens; qu'il en accepte avec bienveillance le premier essai.

Il enseigne et pratique, dans leur pureté sainte, toutes les vertus d'une religion divine; qu'il accueille avec bonté la traduction d'un livre où sont louées et dépeintes, dans leur antique simplicité, toutes les vertus que peut inspirer la raison.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1892

J.-B.-A. MONDOT.

Digitized by Google

HÉSIODE,

SES OUVRAGES ET SON SIÈCLE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1892

Hésiode ne nous est connu que par ses ouvrages. Les récits de ses biographes lui sont postérieurs de trop de siècles, pour mériter une entière confiance. Les particularités de sa vie rapportées dans ses poèmes, sont les seules certaines; mais elles sont peu nombreuses. Son père abandonna Cume, ville d'Éolie, pour se soustraire à l'indigence (1). Il rétablit sa fortune par le commerce maritime, et il adopta, dans la suite, pour nouvelle patrie, Ascra, bourg de Béotie. Hésiode reçut de ce père laborieux, un modique patrimoine, qu'il eut à défendre contre l'injuste cupidité de son frère (2). Il s'adonna d'abord aux soins de la vie rustique, et conduisit lui-même son troupeau (3). Ainsi,

(1) Œuv. v. 634.
(2) Œuv. v. 35.
(3) Théog. v. 23.

il étudia, jeune encore et par la pratique, les mœurs et les travaux champêtres, qu'il décrivit, dans la suite, avec tant de complaisance et d'exactitude.

Il n'aimait pas le séjour (1) d'Ascra. Cependant il voyagea peu : il s'embarqua une seule fois (2), et pour un trajet fort court, celui d'Aulis à l'île d'Eubée. Dans ce voyage, son talent, qui s'était développé par la seule inspiration (3) des Muses, brilla d'un grand éclat et trouva de justes appréciateurs. Dans un concours, auquel les poètes de toutes les villes grecques étaient invités à prendre part, celui d'Ascra obtint le prix de la poésie (4).

La mort d'Amphidamas, seul événement contemporain cité par Hésiode, n'a pas de date historique. Aussi les auteurs qui fixent le temps où fleurit ce poète, le supputant d'après diverses conjectures, obtiennent des résultats bien différens. Hérodote pensait (5) qu'Homère

---

(1) Œuv. v. 638.
(2) Œuv. v. 649.
(3) Théog. v. 30.
(4) Œuv. v. 655.
(5) Hist. liv. 2. chap. 53.

et Hésiode avaient vécu quatre cents ans avant lui. La plupart des critiques ont cherché, moins à indiquer les époques précises de ces deux poètes, qu'à décider quel est celui qui a précédé l'autre. Aulu-Gelle, Senèque et Pausanias, nous apprennent que cette priorité était, de leur temps, un sujet de contestation. Depuis, cette espèce de droit d'aînesse, comme beaucoup de sujets de dispute non moins frivoles, a exercé sans aucune utilité des écrivains distingués.

Hésiode était doué d'un talent très-fécond. Fabricius lui attribue, d'après l'autorité des anciens scoliastes, un grand nombre d'ouvrages. Il nous en est parvenu trois : les *OEuvres et les Jours*, la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule*.

Le poème des OEuvres et des Jours est un recueil de règles de conduite. Il forme un corps de connaissances toutes pratiques, mais très-variées. L'auteur promet d'abord à son frère de le guider dans la voie de la justice (1); ensuite,

(1) V. 9.

il lui fait parcourir tous les devoirs, toutes les actions, toutes les conjonctures de la vie de l'homme. Il descend, avec une naïveté puérile, jusqu'aux plus bas détails (1); il s'élève, sans effort, à de hautes considérations sur l'ordre social (2). Dogmes religieux, maximes de morale, conseils d'hygiène, observances superstitieuses, préceptes d'agriculture, de commerce, de navigation; en un mot, tout ce qui peut influer sur les mœurs ou la conduite de Persès, figure dans cette revue intéressante. Le poète a constamment une marche libre, dégagée de toute entrave. Au lieu de tourner péniblement dans un cercle tracé d'avance par le compas de la froide raison, il se promène, au gré de son génie, au milieu de tant d'objets divers, et ne se dirige que par un fil toujours très-délié, et quelquefois imperceptible. L'expression, aussi variée que le fond des choses, est simple, facile, élégante, riche en images et pleine de convenance. Peut-être l'allégorie dégénère-

---

(1) V. 725. (2) V. 276.

t-elle quelquefois (1) en énigme, et les détails (2) en trivialité : défauts qu'on doit imputer au temps plutôt qu'à l'écrivain.

L'invocation des Muses, qui ouvre le poème, est un bel hymne en l'honneur de Jupiter. L'arbitre des humaines destinées y est représenté assis au-dessus des nues, tenant à sa main le tonnerre, et dispensant à son gré la gloire ou l'obscurité, ses faveurs ou ses vengeances.

Le poète débute par le parallèle de la jalousie et de l'émulation. En caractérisant par des traits énergiques ces deux espèces de rivalités, il fait ressortir les avantages de l'une, et les suites déplorables de l'autre. Après avoir fait l'application de ces vérités à la cupidité de son frère, il remonte aux causes de cette passion d'acquérir aux dépens des autres, la plus générale et la plus funeste à l'humanité. Il les réduit à trois. Il exprime les deux premières clairement et sans détour : les besoins réels (3) et

---

(1) V. 740.

(2) V. 363.

(3) V. 47.

les besoins factices (1). Arrivé à la troisième cause, qu'il regarde comme la principale, il hésite, il craint de laisser voir toute sa pensée. Malgré sa propre naïveté et la simplicité de son siècle, il n'ose mettre ouvertement en accusation la plus belle moitié de l'humaine espèce. Il enveloppe son inculpation des ténèbres de la mythologie; il en déguise la dureté sous le voile d'une ingénieuse allégorie. Enfin, par une délicatesse dont s'honorerait la galanterie moderne, il prodigue à celles qu'il accuse, les éloges dont elles sont le plus jalouses. Celle qui les représente, Pandore, est le chef-d'œuvre de la puissance divine, la réunion de toutes les perfections. Elle possède, elle seule, les dons que peuvent faire toutes les divinités. Beauté, grâces, qualités du corps, talens de l'esprit, parure riche et brillante, tout est prodigué à cette merveilleuse créature; et, par une étrange contradiction, elle est destinée à répandre sur la terre tous les fléaux. Le poète

---

(1) V. 41.

a déguisé avec tant d'art son accusation, que plusieurs littérateurs ont expliqué d'une autre manière cette allégorie. Mais un passage de la Théogonie (1), dans lequel Hésiode développe mieux sa pensée, me paraît exclure toute autre interprétation.

Après avoir dépeint les hommes comme des naufragés sans espoir, au milieu d'un océan de maux, le poète nous les représente comme des enfans dégénérés de pères plus fortunés et plus vertueux. Cette opinion désolante de la détérioration de la race humaine, entre, comme un élément nécessaire, dans toutes les croyances religieuses. Mais Hésiode se l'est appropriée, en l'embellissant par le voile brillant d'une ingénieuse allégorie.

Pour peindre des états si divers de la société, il déploie des couleurs riches, variées, toujours convenables. Les images sont, pour la race d'or, douces et harmonieuses; pour celle d'argent, tristes et sans éclat; pour la race d'ai-

---

(1) Théog. v. 589.

rain, sombres, énergiques, effrayantes; pour l'âge des héros, nobles, animées, piquantes par l'éclat et l'effet. Ces quatre tableaux, beaux en eux-mêmes, sont bien contrastés, et tirent un nouveau mérite de leur rapprochement.

Il est à remarquer que, dans la fable d'Hésiode, les races ne descendent pas l'une de l'autre. Elles sont placées sur la terre successivement, les deux premières par les immortels, et les autres par Jupiter. On croirait même que le poète parle d'une véritable création, s'il n'avait déjà dit que les hommes et les dieux sont issus de la même origine (1).

Ce coup-d'œil jeté rapidement sur les âges précédens, Hésiode reporte ses tristes regards sur l'époque où il vit, la pire de toutes, l'âge de fer. Le tableau qu'il en fait est effrayant: il est chargé d'horreurs et de forfaits atroces. Il prouve que les malheurs et les crimes sont, depuis bien des siècles, le triste apanage de l'humanité. Ainsi, l'opinion d'une perver-

---

(1) V. 108.

sité toujours croissante, doit être attribuée à l'humeur peu équitable de quelques écrivains, ou regardée comme la preuve d'une ancienne félicité dont il ne reste plus de traces, mais dont la faible réminiscence est encore gravée, comme un remords, dans la conscience du genre humain. Pourquoi faut-il que la vue de notre société rende croyable, par une funeste ressemblance, ce qu'Hésiode rapporte de celle de son temps? L'opinion si douce de la perfectibilité des hommes, ne serait-elle qu'un rêve inspiré par la philanthropie?

Ce fut le danger d'être dépouillé de son patrimoine, qui fournit à Hésiode l'occasion, et peut-être la première idée de son poème. Mais il avait à se plaindre de ses juges, autant que de son frère. Aussi, après avoir reproché à l'un sa cupidité, il accuse les autres de vénalité et d'abus de pouvoir. Dans un ingénieux apologue, il choisit avec goût l'image juste et touchante d'un rossignol percé par les serres d'un épervier; et se représente ainsi lui-même, faible et sans défense, dans les étreintes cruelles de ces hommes de proie.

Il flétrit, avec une liberté courageuse, leur brutale injustice, et leur en dépeint les suites funestes. Il leur montre l'injure détruisant, comme une arme traîtresse, et l'opprimé et l'oppresseur ; le malheur, frappant comme un foudre lancé par Thémis, le juge prévaricateur ; les cités entières expiant, par toutes les calamités, les méfaits de leurs magistrats. Il décrit, avec une concision énergique, la guerre, la peste, la famine, l'extinction des familles, les villes détruites, les flottes submergées. Au milieu de ces sombres et affligeantes images, est placé, pour faire contraste, le tableau suave et riant d'une cité qui trouve dans la justice de ses princes, la source de toutes les prospérités. Les pensées de cet admirable passage sont dictées par la droite raison, disposées avec une savante méthode, exprimées avec toutes les grâces de l'élocution. Les ressources de la mythologie n'y sont pas dédaignées. La justice y est vantée, comme un don céleste, la base de la société, la preuve de la supériorité de l'homme sur tous les êtres animés. Le poète nous représente la vertu, comme façile à la

volonté courageuse ; mais il aurait puisé dans une morale plus relevée, des motifs plus nobles pour en recommander la pratique.

Après avoir dit : Malheur à qui ravit le bien d'autrui ! il est naturel d'ajouter : Honneur à celui qui conserve le sien par une vie laborieuse ! Voilà ce que fait Hésiode, dans un brillant éloge du travail. Fidèle à son goût pour le rapprochement des choses contraires, il fait ressortir les avantages de l'activité, par les inconvéniens de l'incurie et de la paresse.

Cette première partie du poème se termine par une série de préceptes détachés sur la religion, les mœurs, les relations sociales, sur tous les devoirs de la vie. La plupart de ces conseils sont avoués par la droite raison ; quelques-uns sont entachés d'égoïsme et d'illibéralité ; le dernier est condamné par la morale.

A ces considérations philosophiques, on verra sans surprise, succéder des préceptes d'agriculture et de commerce maritime, si l'on n'oublie pas que ce poème est, non un traité de morale, mais un systême complet de conduite adressé à un petit cultivateur, qui ne

pouvait subvenir à ses besoins que par la récolte et l'échange des productions de son domaine.

La description des travaux rustiques est pleine d'intérêt et de variété. Il y règne cette sérénité d'âme, cet abandon, cette familiarité douce et franche que des poètes doués du talent le plus heureux, mais vivant dans la contrainte des cours, ont vainement tenté d'imiter. La riche nature y est peinte sans ornemens empruntés, mais avec toutes ses grâces naturelles, et dans sa poétique simplicité. Ce n'est pas un versificateur qui s'épuise en efforts pour paraître facile; c'est un laboureur qui, en chantant un hymne à Cérès, parcourt le cercle des saisons, en fait remarquer avec complaisance les travaux, les richesses, les dangers, les plaisirs. Son œil exercé passe tout en revue : le labour, la moisson, les vendanges, le nom et la forme des instrumens rustiques, l'utilité et le soin des bœufs, la façon et la matière des vêtemens, les détails du ménage et de l'économie champêtres. L'été et l'automne y sont esquissés avec une réserve pleine de goût. L'hiver y est dépeint avec

un luxe d'images très-variées, et une richesse de couleurs inépuisable. On voit briller fréquemment les sentimens religieux du poète, et son amour sévère du travail et de l'ordre.

Ce n'est pas avec la même complaisance qu'Hésiode parle de la navigation. Il se glorifie de ne connaître, ni par l'expérience, ni par l'étude, les secrets de cet art dangereux. Il peut cependant les enseigner, parce qu'il a reçu le don du beau langage, et que rien n'est inconnu au favori des Muses. En voyant son frère poursuivi par les dettes et l'indigence, il lui ouvre à regret cette route périlleuse. Il en restreint la longueur, il en exagère les dangers. Il donne beaucoup de règles de prudence, et ne dissimule pas qu'elles peuvent être insuffisantes. Il termine en maudissant le lucre, pour lequel l'homme affronte tant de hasards, et qui est devenu, pour l'insensé, aussi précieux que la vie.

Ici commence une nouvelle série de préceptes de morale et de conduite. Hésiode donne des conseils sur le mariage, avec les lumières de la prudence et la gravité de la pudeur. Il

parle avec plus de respect que dans d'autres passages, de la compagne de l'homme. Il loue dignement la femme vertueuse, en l'appelant le plus grand des biens. On aime à voir l'auteur de la fable de Pandore, rectifier, dans le calme de la raison, les écarts de son imagination, et reconnaître que cette créature aimante, dont les soins affectueux sont si indispensables à la faiblesse de l'enfance et à la débilité de la vieillesse, n'est pas moins nécessaire à l'homme, pendant l'usage de ses forces, pour compléter son existence, lui adoucir les amertumes de la vie, et lui en faire connaître tout le prix et tous les devoirs.

Dans les maximes détachées qui suivent, sont recommandées presque toutes les vertus: l'amour fraternel, l'amitié, la discrétion, la piété, la modestie, la pudeur, la propreté, le respect de tous les cultes, le soin de la réputation. Ces sages préceptes, entremêlés d'observances superstitieuses, sont la plupart voilés par des allégories, et quelques-uns enveloppés dans d'obscures énigmes. La vengeance y est expressément recommandée : erreur dont se

trouvent entachés de bons ouvrages, bien postérieurs, non-seulement à Hésiode qui regarde le pardon des injures comme une lâcheté, mais encore à Platon qui, le premier, si je ne me trompe, l'a mis au nombre des devoirs (1).

Le Poème des Jours se trouve, dans quelques éditions, séparé du Poème des Œuvres; et peut-être n'aurait-on pas dû l'y réunir. C'est une énumération peu ornée des jours heureux et des malheureux. A considérer isolément ce traité, on croirait que l'auteur a voulu transmettre aux siècles suivans, un monument de la crédulité du sien. Si on le rattache au Poème des Œuvres, duquel le ton est constamment sérieux, on est embarrassé pour l'adapter au reste de l'ouvrage. Il me paraît fort difficile, en effet, de trouver une utilité réelle dans cette nomenclature, à moins qu'on ne veuille la considérer, ce que le goût et les principes connus d'Hésiode rendent assez plausible, comme une allégorie destinée à exprimer, d'une nouvelle manière, combien la régula-

(1) Crit.

rité et l'ordre sont essentiels dans toute la conduite de la vie.

Le Poème des OEuvres et des Jours est donc entièrement didactique. L'auteur s'est proposé d'abord de donner quelques conseils à son frère; ensuite le sujet s'est agrandi : la route s'est alongée devant lui; il l'a poursuivie d'un pas libre et assuré. Il a parcouru non-seulement le cercle étroit où se renferme la vie d'un petit cultivateur, mais encore le vaste champ où se déploient les actions variées des conditions diverses. Cette marche prouve qu'Hésiode, comme tous les esprits naturellement élevés, tendait toujours à généraliser ses idées. Son ouvrage est précieux par les documens qu'il donne sur les mœurs de cette époque. La morale en est généralement pure, et justifie les magnifiques éloges qu'en ont faits les principaux auteurs de Rome et d'Athènes. On y voit, comme dans leurs germes, les principes de philanthropie, développés plus tard par les moralistes de l'antiquité, ennoblis, complétés et épurés par les maximes d'une religion divine.

Dans les OEuvres et les Jours, nous avons vu

quel éclat peut donner au sujet le plus commun, un heureux talent; dans le bouclier, nous verrons quel essor fait prendre au talent l'élévation d'un sujet heureusement choisi. La description du bouclier d'Hercule est, dans ce poème, un ornement accessoire, et non le sujet principal. Mais comme elle en est la partie la plus étendue et la plus brillante, tout l'ouvrage en a emprunté le nom. Le véritable sujet est la naissance d'Hercule, et son combat contre Cygnus. Ce magnifique récit paraît être, non un fragment, mais un essai du genre héroïque. Dans un petit cadre, sont déployés, avec une admirable profusion, toutes les beautés de l'épopée antique : fécondité d'invention, disposition savante, intervention des dieux, contrastes pleins d'effet, comparaisons énergiques, images fortes et variées, richesse inépuisable d'élocution. Hésiode voulant se mesurer avec Homère, n'a pas refusé des armes égales, ou plutôt il a généreusement choisi celles de son rival; et c'est là, sans doute, tout ce qu'a de réel cette joute si célèbre dans l'antiquité, entre les deux pères de la poésie.

Dès le début, le poète réunit tout ce qui peut honorer la naissance d'Hercule, et faire présager sa gloire. Alcmène est représentée comme l'ornement de son sexe, Amphitryon, comme le modèle des héros. Jupiter se propose, en les trompant tous deux, non de satisfaire une vaine passion, mais de susciter un vengeur aux dieux et aux hommes. L'exil d'Amphitryon, son vœu, sa victoire, son retour, l'amoureux larcin de Jupiter, l'erreur d'Alcmène, y sont indiqués plutôt que décrits. L'auteur, en parcourant ces faits avec rapidité, jette quelques fleurs sur le berceau d'Hercule, et se hâte d'arriver sur le théâtre de sa gloire. A l'aspect du héros plein de force et de confiance, le ton du poète s'élève tout à coup, sa narration devient plus animée, plus noble, mieux nourrie de faits et de détails.

Nous voyons d'abord Cygnus, exaspéré par la soif des combats, et manquant d'ennemi, lancer son char sans aucun but, déchirer le sol poudreux, excéder sans utilité ses coursiers, et livrer à l'espace une lutte insensée. Nous le jugeons aussitôt également digne

d'avoir Mars pour père, et Hercule pour rival.

Les paroles d'Hercule à Cygnus sont belles par la simplicité, le calme et l'assurance qui y règnent. Cette manière d'exciter à la valeur, par le souvenir des ancêtres et la résignation aux décrets des dieux, respire le goût pur, le sens exquis et profond de l'antiquité.

Iolaüs montre, dans sa réponse, une noble audace, et fait admirer autant son propre courage que sa confiance en son invincible ami.

La description des flèches d'Hercule est une de ces heureuses hardiesses qui caractérisent l'imagination des poètes grecs. Mais ces beautés sont éclipsées par le chef-d'œuvre où sont prodiguées, avec un luxe presque immodéré, toutes les richesses de la poésie.

La description du bouclier d'Hercule est une série de tableaux frappans de vérité et d'éclat, pleins de vie, de mouvement et d'action. Dans la première partie, règne une grande variété. Traits pittoresques de la mythologie, souvenirs glorieux de l'âge héroïque, merveilles de la nature, merveilles plus étonnantes encore de l'imagination, chefs-d'œuvre

de l'industrie humaine; en un mot, tous les objets des arts, rapprochés dans un beau désordre, se prêtent de nouveaux charmes.

La seconde partie offre le contraste de la paix et de la guerre. D'un côté, on voit l'horreur du carnage, les transes de l'effroi, la soif du sang, les furies infernales déchirant les entrailles des blessés; enfin, à la suite du plus cruel des fléaux, le hideux Désespoir. De l'autre côté, se déploient majestueusement les scènes gracieuses de la paix, la pompe de l'hymen, les chants, les danses, les riches moissons, les riantes vendanges, les plaisirs de la chasse.....

Mais est-ce par des généralités qu'on peut donner une idée du mérite de ces tableaux divers? Chacun d'eux est parfait dans son ensemble, et fini dans ses détails. La réunion peut en être comparée à ces galeries magnifiques, où la peinture étale ses créations merveilleuses. L'ami des arts peut y savourer à longs traits les doux transports de l'enthousiasme. Mais, en sortant, il chercherait en vain à communiqner aux autres son mystérieux ravissement.

Hésiode s'arrête avec complaisance dans ses descriptions, pour déployer la pompeuse harmonie de son style, et les richesses de son imagination brillante. Mais, dans sa narration, il est vif et rapide. L'apparition de Minerve, le départ d'Iolaüs, l'arrivée de Cygnus, la rencontre des deux rivaux, sont racontés avec une élégante concision. Le défi d'Hercule respire cette noble hardiesse, cet orgueil élevé, qui sied si bien aux caractères surhumains de l'âge héroïque. Le récit de sa victoire sur le dieu Mars, qui voulut, comme Cygnus, lui fermer le passage, s'adapte aux circonstances avec une justesse remarquable.

Le combat d'Hercule est un de ces passages où Hésiode se livre à sa féconde imagination, se confie à son génie, et laisse couler librement et sans mesure, sa veine inépuisable. Ce n'est qu'une suite de comparaisons vives, brillantes, animées. Les deux combattans sont, tantôt deux rochers qui se heurtent, au milieu des débris de leur chute commune; tantôt deux lions qui entrelacent leurs sanglantes mâchoires, et se brisent, l'un à l'autre, les dents

avec fracas; tantôt deux vautours qui baignent de leur sang, et couvrent des lambeaux palpitans de leurs chairs, la cime d'une roche sauvage. On ne saurait peindre l'acharnement et la rage par des images plus énergiques. Peut-être s'en trouverait-il de plus justes, pour représenter un combat qui consiste en deux coups de lance. Peut-être aussi est-il permis de trouver moins d'à-propos que d'éclat, dans les poétiques figures qui désignent la saison de l'été.

Un feu aussi vif, et conduit avec un goût plus pur, brille dans le combat d'Hercule et de Mars. Le vainqueur de Cygnus, foulant aux pieds sa victime, devient un lion affamé, qui, d'un seul coup de griffe, ouvre un cerf, s'alonge sur sa proie, accumule dans son cœur sa rage bouillonnante, rugit, roule des yeux gonflés de flamme et de sang, et retourne ses larges crocs dans sa victime entr'ouverte. Mars, se ruant aveuglément contre l'inébranlable Hercule, est un rocher roulant d'un pic escarpé, heurtant une haute colline et y brisant sa fureur. La fougue du dieu des combats, le

danger de son rival, le secours de Minerve, la défaite et la honte de Mars, sont décrits avec toute la sagesse de l'art et toute la hardiesse du génie.

Le poète a mis le comble à la gloire de son héros, il est parvenu à son but; aussitôt, il motive brièvement le départ de chacun de ses personnages, et laisse la scène vide, en terminant son récit.

Ce poème respire le goût simple et pur de la belle antiquité. L'exécution en est parfaite. La narration ne languit jamais: elle est d'un bout à l'autre rapide et animée. Dans le luxe des principales descriptions, on admire cette liberté, ces hardiesses, ces beautés rares, si improprement appelées caprices, qui distinguent les ouvrages des artistes inspirés, comme les œuvres de la nature. Là paraît, dans toute son énergie, cette puissance d'imagination, qui semble diminuer à mesure que l'homme s'éloigne de son origine. Il serait curieux et utile de rechercher les causes de l'affaiblissement de cette faculté. Sans doute les principales sont les changemens des institutions et des mœurs,

la culture presque exclusive de la raison, l'étude des livres substituée à celle de la nature. Peut-être pourrait-on dire aussi que, les ouvrages de l'esprit humain n'étant susceptibles que d'une perfection limitée, à mesure que les beautés dépendantes de la convention ou de l'art prédominent, les beautés qui viennent de la nature doivent diminuer. Si cette considération, que j'émets comme une conjecture, n'est pas sans vraisemblance, n'est-on pas autorisé à trouver trop décisifs et trop hardis ceux qui ont donné la théorie des beaux arts? Le génie des premiers poètes et l'étude de la nature ont produit beaucoup de chefs-d'œuvre. L'observation des *règles* peut en revendiquer un bien petit nombre. Les auteurs de ces recueils de conseils, dont je reconnais d'ailleurs l'utilité, auraient dû donner à leurs ouvrages des titres moins ambitieux, à leurs opinions un ton moins dogmatique, à leur classification moins d'importance. Le Bouclier et les autres poèmes d'Hésiode, dans lesquels sont renversées nos idées d'ordre, de régularité, d'unité de ton et de sujet, prouvent que le technique

adopté par nous, et qui est, en effet, le plus conforme à la raison, n'est pas cependant indispensable pour la composition d'un bel ouvrage.

Je me propose d'examiner ailleurs, dans une dissertation spéciale, le fond même de la Théogonie; ici, je ne ferai que jeter un coup d'œil rapide sur la forme de ce poème.

Le début est un brillant éloge des Muses. Le poète célèbre leur naissance, leur gloire, leur bonheur, les dons qu'il en a reçus. Il termine cet hymne par une invocation: il les prie de lui dévoiler l'antique origine des dieux.

Là, commence la généalogie des êtres. La monotonie inséparable d'un pareil sujet, est d'abord déguisée par la variété de l'expression, et ensuite heureusement interrompue par le récit de la mésaventure du Ciel, et celui de la naissance de Vénus. L'un est piquant par la simplicité et la naïveté des détails; l'autre, attrayant par une douceur d'images, une aménité de couleurs pleine de charmes.

Après ce délassement, offert au lecteur sans

affectation, peut-être sans intention, le poète continue à parcourir la filiation des êtres. Il passe rapidement en revue toutes les créations fantastiques de la fable. Il s'arrête de temps en temps devant les plus merveilleuses, et les dépeint à grands traits, par un petit nombre d'images fortes et bien frappées. On doit remarquer surtout les portraits d'Echidna, de Cerbère et de la Chimère.

L'éloge d'Hécate est plus riche en détails. L'empire de cette déesse est aussi étendu que l'univers. Elle dispense aux humains les avantages dont ils sont le plus jaloux : l'éloquence, la valeur, la force du corps, les richesses, l'art du matelot, la prospérité des troupeaux. Ainsi se termine la première partie du poème. Elle ne traite que de l'origine des êtres antérieurs à Jupiter.

La seconde partie de la Théogonie est supérieure à la première et à la troisième, par la liaison des faits et des pensées, l'importance des événemens décrits, la variété et la richesse des formes poétiques. Elle comprend l'histoire de Jupiter, embellie de quelques épisodes. On

y voit la grandeur de ce dieu réglée d'avance par les destins, la défiance et la cruauté de Saturne, le désespoir et l'artifice de Rhéa, la naissance et le salut de Jupiter, ses armes, sa victoire et son règne.

Au récit rapide de ces événemens, succède sans transition, selon l'usage de l'auteur, celui des châtimens divers des fils de Japet. La cause du supplice de Prométhée, racontée avec plus de détails, amène l'ingénieuse allégorie de Pandore. Hésiode raconte cette fable deux fois, dans deux ouvrages différens, sans se contredire, ni se répéter. Dans la Théogonie, il en explique le sens caché, en la faisant suivre d'une diatribe contre les femmes. Dans cette invective, dont le motif était peut-être personnel à l'auteur, la véhémence et l'éclat de l'expression déguisent l'inconvenance et l'injustice des pensées.

De toutes les descriptions prodiguées par Hésiode, aucune n'a autant de vivacité, de chaleur, d'éclat et de magnificence que celle du combat des dieux. On y admire cet enthousiasme élevé et soutenu, le plus rare et le

plus merveilleux des talens. Le poète dépeint d'abord les combattans, leurs forces, les passions diverses qui les animent. Il s'échauffe peu à peu et s'élève par degrés, sans effort; ensuite il prend son essor, et nous transporte avec lui sur le champ de bataille. Nous y voyons des géans monstrueux se ranger sur deux lignes opposées, s'ébranler, s'élancer avec rage les uns contre les autres, se heurter, se meurtrir, se déchirer, se broyer sous d'énormes rochers. Tout ce qui peut effrayer les yeux, assourdir les oreilles, étonner l'imagination, augmente l'effet de cette lutte épouvantable. La mer mugit, l'olympe secoue sa tête altière, la voûte du ciel se disjoint avec fracas. Au milieu de ce théâtre d'horreurs, Jupiter verse tout à coup les trésors de sa colère. Un déluge d'éclairs, de feux, de foudres, enveloppe les combattans. L'espace n'est plus qu'un immense océan de flammes. Les vents furieux en soulèvent les vagues mugissantes, les heurtent et les brisent. Au milieu de cette confusion des élémens, se déploie ce que la vengeance a de plus cruel, la rage, de plus opiniâtre, les

passions haineuses, de plus violent et de plus indomptable. Les ennemis de Jupiter soutiennent long-temps une lutte inégale; mais, enfin, ils succombent et sont ensevelis dans le Tartare.

La description de cet abîme ténébreux contient beaucoup d'images claires et faciles à saisir. Cependant il y règne une certaine confusion, soit que le vague soit inséparable des sujets fantastiques, soit que le poète, avant de décrire cette immensité du néant, eût négligé d'en former dans son esprit, une représentation bien nette et bien déterminée. Le récit devient, en avançant, plus intelligible. Tout ce qui regarde l'onde stygienne, et la punition du dieu parjure, est aussi remarquable par la clarté des idées que par l'énergie et l'éclat de l'expression.

La forme de Typhon, quoique très-monstrueuse, est dépeinte avec plus de vérité et de précision que celle des autres fils de la Terre; mais la lutte qu'il soutient, paraît bien faible après le combat des Titans. On doit remarquer le portrait de Typhon, vomissant de sa bouche,

comme d'un large cratère, les feux de la foudre, et couvrant de sa masse informe et de ses membres mutilés, les flancs d'une montagne liquéfiée par les flammes célestes.

La fin du poème ressemble beaucoup au commencement. C'est l'énumération des épouses de Jupiter, et celle des immortelles qui ne dédaignèrent pas de s'allier à des hommes.

Tel est le poème de la Théogonie. La féconde imagination d'Hésiode a fait disparaître la sécheresse d'un sujet ingrat. D'ingénieuses allégories, des récits intéressans, de pompeuses descriptions, beaucoup de portraits et de tableaux, répandent dans la plus grande partie de l'ouvrage, les charmes de la variété, et tous les ornemens que semblait exclure la nature même du sujet.

Après cet aperçu des trois poèmes, je vais tâcher d'y recueillir, en les parcourant de nouveau, tout ce qui peut faire connaître l'époque où ils ont été écrits.

Hésiode ne nous fournit aucun éclaircissement sur la constitution des états voisins d'Ascra. Il ne nous donne même, sur le gouver-

nement de sa propre cité, que des documens fort incomplets. Il est facile de rapprocher ces faits épars dans les trois poèmes. Il serait téméraire de tenter de reconstruire, avec des matériaux si insuffisans, un édifice de politique probablement fort irrégulier.

Le peuple se réunissait sur la place publique pour y discuter ses intérêts (1) et terminer les différens (2). Quelques citoyens s'y rendaient avec une assiduité ruineuse (3). Les présidens de ces assemblées s'appelaient rois (4). C'étaient, non des souverains absolus, mais des arbitres ou des interprètes des lois (5). Leur médiation était facultative (6), leur autorité bornée à la persuasion (7), leurs sentences récusables (8). Ils abusaient souvent de leur influence (9); mais on pouvait leur reprocher, sans ménagement,

---

(1) Œuv. v. 768.
(2) *Id.* v. 30.
(3) *Id.* v. 28.
(4) Théog. v. 434.
(5) *Id.* v. 85.
(6) Œuv. v. 35.
(7) Théog. v. 90.
(8) Œuv. v. 37.
(9) *Id.* v. 262.

leur vénale (1) partialité, et leur rappeler librement le but de leur institution (2).

Dans le Poème du Bouclier, on voit un prince s'exiler, pour expier un meurtre (3), trouver chez un roi voisin, une hospitalité généreuse, la considération (4) et l'opulence (5); faire une expédition pour un motif personnel (6), et entraîner à sa suite la jeunesse aventureuse de trois cités voisines (7). Mais ce trait appartient à l'âge héroïque, qui diffère, à beaucoup d'égards, du siècle d'Hésiode (8). La réserve de ce poète sur le gouvernement, s'explique par son goût pour le calme et la solitude. Mais comment concilier son silence sur le culte public, avec ses sentimens religieux? Il nomme un seul temple, celui de Delphes (9), et désigne, d'une manière vague, une enceinte (10) consacrée au dieu Apollon.

---

(1) OEuv. v. 264.
(2) Théog. v. 88.
(3) Bouclier, v. 81.
(4) *Id.* v. 84.
(5) *Id.* v. 39.
(6) Boucl. v. 18.
(7) *Id.* v. 24.
(8) Théog. v. 176.
(9) Boucl. v. 480.
(10) *Id.* v. 59.

Du reste, il recommande beaucoup d'observances (1) superstitieuses, le respect de toutes les pieuses (2) cérémonies, l'usage fréquent des prières, des libations, des sacrifices (3).

La description du bouclier d'Hercule (4) atteste le progrès des arts, principalement de la sculpture. Un pareil chef-d'œuvre serait, pour les artistes de nos jours, une véritable merveille, comme il l'était, selon l'expression du poète, pour Jupiter lui-même. Le nombre des objets gravés en plein relief (5), sur une surface aussi bornée, exigerait une incroyable finesse d'exécution, une habileté surhumaine. La variété en est encore plus étonnante. Elle surpasse la fécondité de la nature, puisqu'elle embrasse, outre les plus curieuses imitations du monde réel, les plus brillantes créations du monde imaginaire. Enfin, ce qui prouve le mieux la perfection de l'art, c'est le mérite de l'exécution : l'harmonie, la savante dis-

---

(1) Œuv. v. 59.
(2) *Id.* v. 755.
(3) *Id.* v. 336.
(4) Boucl. v. 139.
(5) *Id.* v. 217.

position, le mouvement des groupes, la vérité, la vie, l'action des figures. Tout y est exprimé avec autant de délicatesse que d'énergie : les attitudes, la marche, les efforts des êtres animés, les sentimens, les émotions de l'ame, les transports des plus violentes passions. Il est à remarquer que la peinture contribuait, par l'imitation des couleurs (1), à compléter l'illusion produite par l'imitation des formes.

Le Bouclier d'Hercule fait plus d'honneur, je l'avoue, au talent du poète qu'à celui du graveur. Cependant on peut, ce me semble, inférer l'un de l'autre. On a vu, à diverses époques, les beaux arts s'élever ensemble, se développer et se perfectionner, comme de concert, s'encourager les uns les autres, s'animer d'une noble émulation, choisir souvent les mêmes sujets pour déployer leur rivalité et mesurer leurs forces. La poésie, il est vrai, brille ordinairement à leur tête, les guide et les inspire; mais elle a besoin, à son tour,

---

(1) Boucl. v. 166.

d'être entretenue et alimentée par leurs créations diverses. Privée du cortége et des productions des autres arts, elle manquerait de terme de comparaison, pour mesurer sa hauteur, ralentirait ses efforts, et ne pourrait se soutenir à la même élévation.

On trouve une autre preuve du progrès des arts, dans le luxe des habits de Pandore (1), ses bijoux d'or, et l'élégante recherche de sa parure (2).

Les talens de l'esprit (3) n'étaient pas dédaignés; cependant on exerçait encore plus le corps. La lutte, le pugilat (4), l'équitation (5), la course des chars (6), étaient les amusemens de la paix. L'agriculture (7), le soin des troupeaux (8), le commerce maritime (9), en étaient les occupations utiles. Mais déjà le travail, si honorable en soi, était flétri par l'opi-

---

(1) Théog. v. 574.
(2) OEuv. v. 74.
(3) *Id.* v. 657.
(4) Boucl. v. 302.
(5) *Id.* v. 286.
(6) Boucl. v. 305.
(7) OEuv. v. 232.
(8) *Id.* v. 234.
(9) *Id.* v. 647.

nion (1) : absurde préjugé, suite funeste de l'excessive disproportion des fortunes ! Au reste, on voit régner, dans cette jeune société, bien d'autres vices cités quelquefois parmi nous, comme les symptômes d'une société vieillie : passion effrénée des richesses (2), vols impudemment commis par la violence et le parjure (3), égoïsme réduit en systême (4), bornes mises à la fécondité (5), liens du sang brisés (6), amitié trahie (7), hospitalité profanée (8), religion du serment méprisée (9), force brutale substituée à la justice (10), méfiance recommandée comme vertu (11), beauté factice et vénale (12).... Mais pourquoi poursuivre cette énumération affligeante! Craignons de décourager la vertu, en faisant regarder tant de vices comme inhérens à l'humaine nature.

---

(1) OEuv. v. 316.
(2) *Id.* v. 686.
(3) *Id.* v. 321.
(4) *Id.* v. 354.
(5) *Id.* v. 376.
(6) *Id.* v. 182.
(7) OEuv. v. 183.
(8) *Id.* v. 183.
(9) *Id.* v. 190.
(10) *Id.* v. 189.
(11) *Id.* v. 371.
(12) *Id.* v. 373.

Tâchons de les imputer à l'inexpérience des premières sociétés, et de nous persuader que le cœur de l'homme s'épure, à mesure que son esprit s'éclaire.

Les femmes n'étaient pas encore, au temps d'Hésiode, emprisonnées dans la partie la plus retirée de leurs maisons, comme elles le furent quelques siècles plus tard, par les précautions d'une jalousie tyrannique. Elles pouvaient assister aux festins (1), prendre part aux réjouissances solennelles (2), et même cadencer leurs pas, en public, au son de la lyre (3).

Des passages isolés d'un poète peuvent signaler quelques traits des mœurs de son époque; l'ensemble de ses ouvrages en réfléchit, pour ainsi parler, l'image entière. Un écrivain ne saurait, quelle que soit l'originalité de son talent, se soustraire à l'influence de son siècle. Cette réflexion, applicable aux auteurs de tous les temps, convient plus spécialement à ceux des âges les plus reculés; premièrement, parce

---

(1) Œuv. v. 704.

(2) Boucl. v. 276.

(3) Boucl. v. 280.

qu'ils ont formé leurs talens, non sur des écrits antérieurs, mais dans leurs relations avec des contemporains; en second lieu, parce que leurs ames naïves, sans apprêt et sans affectation, manifestaient, avec une entière franchise, toutes les impressions reçues.

Ce moyen d'étudier une époque, est peu favorable à celle dont il est question. Notre poète ne parle ni de pitié, ni d'humanité, ni d'honneur. Il semble ignorer jusqu'aux noms des sentimens généreux, ou bien s'il les nomme, c'est pour en déplorer l'absence. Il ne dépeint l'amour qu'une fois, avec des traits faibles et décolorés, avec des images froides jusqu'au ridicule (1). Le peu de respect, ou plutôt le mépris avec lequel il parle ordinairement des femmes, est une grande preuve de la rudesse et de l'âpreté des mœurs. Les sentimens de tendresse et d'humanité sont exprimés rarement, et jamais avec effusion. Les atrocités et les vices y sont presque tous représentés dans leur hideuse noirceur. Le brutal abus de la

(1) Boucl. v. 39.

force est le crime dominant. Tous les personnages sont caractérisés par leurs qualités physiques, et ordinairement loués de leurs forces et de leur audace. Les dieux eux-mêmes ne se distinguent, les uns des autres, que par la diversité de leur stature, de leur grosseur, de leur aspect effrayant; en un mot, par les différentes formes qui favorisent le plus l'exercice de la violence et de la férocité. Ils se ressemblent presque tous par leurs sentimens haineux, leur force brutale, leur audace effrénée, leurs combats, leurs vengeances, leurs habitudes malfaisantes. Or, c'est dans la société qu'Hésiode a puisé ces idées, et non dans son propre cœur, comme nous aurons occasion de le prouver.

En résumant ces diverses conjectures sur les mœurs de cette époque, on peut en déterminer, avec une certaine probabilité, le degré de civilisation. La cupidité était la passion dominante, et s'exerçait presque sans obstacles. L'autorité des chefs n'était pas circonscrite par des limites précises. Les lois qui lui servaient de fondement étaient, elles-mêmes, incom-

plètes, équivoques, variables, une sorte de droit coutumier. La fréquence des fraudes et des rapines était la suite nécessaire de ce manque de police. Les principes de morale y étaient inçonnus ou méprisés; les idées religieuses, erronées et, la plupart, absurdes; les lois divines, privées de leur sanction, le dogme des peines et des récompenses après la mort; les guerres, fréquentes et cruelles; la victoire, brutale et sans pitié; la défaite entraînait la destruction des villes (1) et l'extermination des vaincus. Les relations entre parens étaient pleines de défiance et d'égoïsme; les forces du corps, préférées aux talens de l'esprit; les passions, grossières, brutales; en un mot, c'était moins une société, qu'un premier essai de civilisation, une demi-barbarie.

Hésiode ne pouvait pas plus décrire d'autres mœurs, qu'un peintre ne peut employer dans ses tableaux, des couleurs inconnues de son temps; mais son cœur, du moins, se préserva de la contagion des vices. Sa morale est, en

(1) Boucl. v. 240.

général, pure; ses mœurs sont douces et bienfaisantes. Il résiste à l'exemple des mœurs dépravées; il les combat. Sa vie est une lutte continuelle; ses chants, une protestation courageuse contre la perversité générale. Cette ame vertueuse gémit de sentir de tous côtés le contact impur des vices, d'en être comme enveloppée. Elle se sent faite pour des temps meilleurs; elle rêve le bonheur de l'espèce humaine; et, en composant son âge d'or, elle prouve qu'elle en comprend la véritable perfection; elle la voit dans le parfait accord, la fraternité générale, la charité universelle; morale céleste, qui ne pouvait être dignement prêchée que par un Dieu! C'est sans doute cette doctrine sublime qui nous a inspiré, sur la nature divine et sur notre destinée, des idées et des sentimens si supérieurs à ceux d'Hésiode. A l'apparition de cette lumière céleste, les hommes virent commencer une ère nouvelle. Ils reconnurent leurs véritables intérêts: ils sentirent qu'ils étaient nés pour s'aider, s'aimer, ne former qu'une famille, un seul corps. Pendant plusieurs siècles, l'humanité fit de

grands pas vers la perfection, et, par conséquent, vers le bonheur. Mais cet élan ne s'est-il pas ralenti? L'égoïsme, l'impur égoïsme, ne relève-t-il pas sa face hideuse au milieu des humains? Voilà le grand coupable! Voilà le véritable auteur des fléaux si injustement attribués au sexe de Pandore! L'enfant apprend de bonne heure à percer les ténèbres de l'antiquité, à pénétrer les mystères plus obscurs encore du cœur humain, à supputer les éclipses, à dérober à la nature ses secrets; et c'est un bien : l'esprit humain s'agrandit par l'instruction. Mais apprend-il à consoler l'affligé, à souffrir des douleurs d'autrui, à voir dans l'indigent, un ami, un frère, un autre soi-même? On excite l'émulation des jeunes gens; et c'est un bien : les plus nobles motifs de la vertu ne sont pas à la portée de leur âge. Mais leur apprend-on que la dernière fin des travaux de chacun doit être l'utilité de tous? Tout ne contribue-t-il pas à leur faire resserrer en eux-mêmes leur stérile existence? Tout ne les porte-t-il pas à l'égoïsme : ce qu'ils entendent, en leur présentant les richesses et les honneurs,

comme une conquête à faire sur leurs semblables; ce qu'ils voient, en leur prouvant que ces avantages sont, le plus souvent, le prix de la servilité ou la proie de l'intrigue..... Mais j'oublie que je ne dois parler que de l'antiquité.

La possibilité de cette disproportion, entre le développement de l'intelligence et celui des sentimens généreux, explique la culture de certains arts dans le siècle d'Hésiode. Les mœurs dures et féroces donnent à l'ame une certaine énergie, qui rend l'homme capable de tout entreprendre. L'égoïsme même, si souple à prendre toutes les formes, pour se faire remarquer, si habile à tenter toutes les voies, pour s'élever, peut servir, en quelque manière, de génie aux artistes. D'ailleurs, la passion des combats entraîne après elle le goût des belles armes. Aussi, l'art de travailler les métaux, de les polir, de les façonner, de les orner de sculptures, avait-il fait le plus de progrès à cette époque.

Enfin, il se trouve des génies heureux, inspirés et guidés par la nature; et notre poète est sans doute une de ces glorieuses exceptions.

Il réunit toutes les qualités du vrai poète : un esprit élevé, une imagination brillante, une fécondité inépuisable, une heureuse hardiesse, une élocution riche et facile, une flexibilité de talent propre à tous les sujets. Mais ce qui domine sur toutes ces facultés, ce qui peut-être n'en est que l'heureux résultat, c'est la perfection de son talent descriptif. Les âges du monde, le bouclier d'Hercule, le combat des dieux, sont des chefs-d'œuvre. Peut-être, quelquefois abuse-t-il de cette facilité à tout peindre. Certains détails nuisent à la régularité de l'ensemble. Mais les taches sont peu nombreuses, et ne sont pas sans une certaine grâce. On voit sans peine cette naïveté des premiers âges, cet éloignement de toute affectation, ce sommeil de l'amour propre d'auteur. Cette simplicité, ce naturel a moins d'inconvéniens que le raffinement de nos jours. Rarement osons-nous exprimer nos pensées telles que nous les concevons. Peu d'ouvrages sont aussi propres à corriger les défauts de notre littérature, que ceux de l'ingénu vieillard d'Ascra.

ESSAI

SUR LA THÉOGONIE.

Les mythes grecs sont les plus anciens monumens de l'intelligence humaine. Ils durent leur origine à l'imagination des poètes, et leur crédit à l'absence d'un dogme plus raisonnable. Mais leur crédibilité s'affaiblissant à mesure que les lumières augmentaient, devait bientôt s'éteindre. Quelques philosophes hâtèrent ce moment. Ils les soumirent à leurs discussions, tâchèrent de les épurer, et les offrirent de nouveau à la croyance des peuples. Vaine tentative! Ce mélange d'erreurs et de vérités était moins absurde, mais plus incroyable. Le prestige était dissipé; et les peuples, désabusés malgré eux, firent tomber leur colère sur les détracteurs de leur foi, et leur mépris sur les objets de leur culte. Le christianisme acheva facilement de dissiper, par sa haute doctrine sur la divinité, les restes décrépits de

ces fictions. Quelques sophistes voulurent, par un zèle indiscret, plaider une cause perdue depuis long-temps. Tous leurs talens n'aboutirent qu'à exposer, pour quelques momens, ces divinités surannées, au sourire du dédain et aux traits du sarcasme. Elles retombèrent bientôt dans le gouffre de l'oubli, et chaque jour elles s'y enfoncent davantage. Cependant, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt, de remonter à l'origine de ces erreurs : de chercher comment le sentiment religieux, si pur et si droit dans son origine, put se dépraver, et s'allier à des images si étranges.

Tous les auteurs des temps les plus reculés nous montrent les dieux réglant, par leur puissance et leur sagesse, les phénomènes du monde physique, et les actions du monde intelligent: soit que l'empreinte de la main créatrice, encore fraîchement tracée sur son ouvrage, fût plus facile à reconnaître; soit que l'homme, fermier nouveau-venu sur la terre, n'eût pas encore appris d'une longue possession, à s'en attribuer la proprieté. Mais il est à craindre que les poètes, qui ont fait de l'intervention

divine un ornement de leurs chants, n'aient abusé de la flexibilité et de la mollesse d'une matière si maniable, pour la plier aux exigences de leur sujet, ou pour la façonner aux caprices de leur imagination. On peut conjecturer que les croyances religieuses se sont conservées plus pures de tout alliage, et sous des formes moins altérées, dans les ouvrages dont elles sont le sujet principal : telle est la Théogonie.

Il n'est pas hors de propos d'établir d'abord qu'Hésiode, en chantant l'origine des dieux, n'a pas rédigé sa croyance personnelle en système dogmatique. Un esprit aussi cultivé que le sien peut manquer d'idées justes sur la nature divine; mais il ne saurait en avoir d'assez fausses pour croire qu'elle admette les crimes, les erreurs, les monstruosités les plus révoltantes. L'exclusion du sérieux, que prouvent et le fond et la forme de l'ouvrage, certains passages l'annoncent formellement. Tantôt le poète avoue qu'il donne à la fiction (1)

(1) Théog. v. 27.

les couleurs de la vérité; tantôt il se repré-présente lui-même (1), conversant avec ses dieux; d'autres fois, il se plaît à se contredire: ainsi, il fait naître les Parques, d'abord de la Nuit (2), ensuite de Thémis et de Jupiter (3). En faut-il davantage pour reconnaître qu'Hésiode prend pour guide son talent, et non pas sa croyance; ou, en d'autres termes, que la Théogonie est un œuvre poétique, et non un symbole religieux? Peut-être cette digression préliminaire serait-elle déplacée, si, de nos jours, un écrivain (4) qui donne à ses sentitimens autant d'autorité par son érudition que par le sens exquis de ses pensées, n'avait taxé d'une crédulité aveugle, tous les poètes du siècle d'Homère.

Beaucoup d'auteurs ont pris la Théogonie pour base de leurs dissertations sur les dieux de la Grèce. Les trois scoliastes d'Hésiode, Proclus, Moschopule et Tzetzès, ouvrirent le

---

(1) Théog. v. 32.

(2) *Id.* v. 217.

(3) *Id.* v. 904.

(4) Mr N***, *Lucain préparé pour*, etc., p. xxxix.

champ des conjectures, en donnant à toutes ces allégories, les sens les plus divers, presque toujours ingénieux, rarement vraisemblables. Ils furent imités dans leur hardiesse, et surpassés en sagacité, et dans l'effrayant étalage d'une érudition immense, par des savans dont il serait trop long, je ne dis pas d'analyser les opinions et les systêmes, mais de citer les noms et les ouvrages. Dans ces derniers temps, le goût dominant de découvrir ou de supposer un enchaînement nécessaire, entre tous les faits liés en apparence par l'analogie, s'est étendu jusqu'aux fables. Deux systêmes ont réuni le plus de suffrages, et sont, en effet, les plus spécieux. Dans le premier, toutes les divinités sont des grands hommes, divinisés par l'admiration superstitieuse de leurs contemporains. Cœlus, Saturne, Jupiter ont occupé successivement le même trône. Mars, Mercure et les autres ont mérité, par des inventions ou des services signalés, de leur être associés.

Dans le second systême, la Théogonie est l'histoire allégorique de la religion des Grecs et de ses variations. Cœlus représente

le temps où les premiers habitans de ce climat, vivant d'animaux et de fruits sauvages, n'adoraient que le Ciel, auquel ils s'en croyaient redevables. Saturne désigne l'époque, où l'invention de l'agriculture les obligeant à distinguer les saisons, le culte du Temps fut substitué à celui du Ciel. Le règne de Jupiter est l'emblême des siècles où ces hommes, devenus plus intelligens, reconnurent un être suprême et adorèrent, sous des noms divers, toutes les forces de la nature.

D'après une autre explication, que je ne veux qu'effleurer, ces dieux furent importés, avec les premières colonies, de diverses contrées, et honorés d'abord, sans mélange de culte, chacun dans la ville qui lui était dédiée. Ils servirent à ces peuples, comme de bannières et de dénominations distinctives, dans leurs guerres et leurs relations. Ainsi, Saturne, détrôné par un dieu plus jeune que lui, représente les indigènes, adorateurs de Saturne, asservis par une colonie de Crète ou d'Egypte, et forcés de reconnaître le dieu des vainqueurs.

Toutes ces opinions ont été discutées,

attaquées et défendues, avec un grand luxe d'érudition, par toutes les ressources du talent. Il en est résulté tant de développemens sur ce sujet, que, quelle que soit l'opinion que l'on adopte, on peut, avec de la patience, et sans émettre aucune idée nouvelle, l'étayer des preuves d'autorité les plus imposantes. Mais cet exercice littéraire, dont je ne conteste ni le mérite ni l'utilité, ne convient pas à tous les goûts.

D'un autre côté, ce serait une présomption puérile que de s'aventurer dans une route si obscure, sans s'éclairer des lumières et de l'expérience de ceux qui l'ont parcourue. Loin de moi tant de témérité! Mais, comme la découverte, ou plutôt le choix d'une opinion incontestable sur la primitive signification des mythes grecs, me paraît, si je considère les efforts des autres, très-difficile, si j'examine mes forces, impossible, je me contenterai, sans adopter ni rejeter les opinions reçues, d'exposer les conjectures que m'a suggérées la lecture d'Hésiode.

Je rechercherai quelle est la cause première

et commune des fictions contenues dans ce poème; sous quelles formes diverses elles s'y présentent; à quelles idées philosophiques elles servent d'enveloppes; enfin, quelle influence elles eurent sur le vulgaire.

Toutes les religions non révélées ont eu la même origine; puisque, malgré les différences des formes, elles ne sont toutes, au fond, qu'une même chose : *une croyance conjecturale et mal déterminée, en des êtres supérieurs, desquels l'homme espère du bien ou craint du mal.* Elles émanent donc toutes d'un principe commun, et indépendant des temps et des lieux. Or, une cause ainsi affranchie de toute influence extérieure, ne peut exister que dans l'intérieur même de l'homme.

Cette disposition innée, qu'on pourrait appeler instinct religieux, est susceptible, comme les germes de tous les sentimens de l'âme, de divers degrés de développement. Dans l'homme distrait par les plaisirs, ou absorbé par les besoins, ce n'est qu'un penchant faible et indécis, tantôt suivi sans réflexion, tantôt combattu comme importun. L'homme qui a le

goût et la facilité d'obéir à ses sens, cherche à paralyser l'activité de son âme. Il repousse l'idée du passé, comme inutile, et l'idée de l'avenir, comme effrayante. Il cherche à se renfermer tout entier dans les choses présentes, auxquelles il a la meilleure part. Le pauvre, révolté par le luxe et le faste du riche, autant que par sa propre misère et ses privations, sent la nécessité d'un être puissant et équitable, qui corrige les injustes préférences de la fortune. Il a besoin d'une croyance religieuse; mais il l'adopte et ne la discute pas: soit conscience de son incapacité, soit préférence donnée à des intérêts plus matériels et plus immédiats. Trouve-t-il un autel sur ses pas, il se prosterne sans demander quel en est le dieu; il offre son encens, se relève, et continue sa route. Sa ferveur est superficielle autant que passagère.

Ce sentiment, étouffé ou irréfléchi lorsque les sens dominent, se déploie avec énergie lorsque l'ame conserve sa supériorité. La première curiosité de l'homme, affranchie des chaînes du présent, c'est de connaître l'origine des

êtres et sa propre destinée. Cette recherche est l'indice d'un esprit élevé. Elle fut l'objet des chants des premiers poètes, et le sujet des méditations des plus grands philosophes. Mais la nature, par une mystérieuse contradiction, a fait naître ce désir dans nos ames, et nous a refusé le moyen de le satisfaire. Le passé et l'avenir sont couverts d'un voile d'airain; et jusqu'ici les forces de la raison, pour en soulever le poids, ont été aussi impuissantes que la pénétration de l'esprit, pour en percer la ténébreuse épaisseur.

Cette étude, difficile aujourd'hui par l'obscurité du sujet, l'était, en outre, dans les premiers temps, par la privation absolue des lumières. Les âges précédens étaient ensevelis dans une nuit profonde et silencieuse. Le monde physique n'offrait, de toutes parts, que prodiges, problêmes insolubles, effets sans cause. Le monde moral était encore plus inexplicable. la spiritualité de l'âme, sa séparation d'avec le corps, était soupçonnée plutôt que clairement connue. On ne savait ni analyser, ni généraliser ses idées. Le langage, borné aux noms

des corps et des sensations, rendait impossibles les opérations intellectuelles. La raison, manquant de lumières et d'exercice, était dans une véritable enfance.

Ce fut donc l'imagination, faculté dominante dans la jeunesse des peuples, qui dut fournir au sentiment religieux, ses premiers alimens. Au lieu de vérités, elle lui donna des images. Elle les revêtit des formes, et les teignit des couleurs dont elle était le plus vivement émue, ou le plus habituellement occupée. Aussi, ces fictions ont été graves et pleines de dignité, sous le ciel toujours vaste et uniforme de l'Égypte; sombres et nébuleuses, dans les âpres frimas de la Scandinavie; brillantes et magnifiques, sur les rivages fleuris de l'Indus; riantes et légères, sur le sol riche et varié des Hellènes. Par la même raison, elles durent se modifier quelquefois dans le même climat, et suivre les variations des mœurs et des arts.

De ces images destinées à satisfaire le sentiment religieux, plusieurs ont pour fondemens, des traits historiques, d'autres, des observations physiques, d'autres, enfin, sont de pure

invention. Je tâcherai d'expliquer successivement, d'une manière plausible, l'origine de chacun de ces trois genres d'allégories.

Les hommes des premiers siècles furent réduits, pour constituer leurs sociétés, à tenter des essais. Afin d'épargner à leurs descendans des tâtonnemens difficiles et dangereux, ils voulurent leur transmettre leur expérience. Ils n'avaient point l'écriture. Contraints d'employer la tradition orale, ils tâchèrent d'en prévenir l'infidélité. Ils la soumirent à des lois sévères et nombreuses. Ils mesurèrent les paroles, et comptèrent les syllabes qu'ils lui confiaient : telles furent sans doute l'origine et l'utilité première de la versification. Ce langage, quoique mesuré, se gravait difficilement dans les esprits encore incultes. On mutila l'histoire pour en abréger le récit; on la para d'images pour en augmenter l'attrait, de merveilleux, afin de piquer la curiosité. En un mot, l'histoire fut mise en allégories.

Les premiers héros avaient consacré au service de leurs semblables, les forces de leurs corps et l'énergie de leurs âmes : ils furent

identifiés sous le nom d'Hercule. Il fallait un être surhumain pour suffire à tant de travaux : Hercule devint fils de Jupiter. Sa vigueur avait dû se prolonger au-delà du terme de la vie humaine : on lui donna pour épouse, Hébé, déesse de la jeunesse.

Un ingénieux philanthrope brave la colère d'un roi puissant, pour armer ses concitoyens. Il leur découvre, dans les flancs des montagnes, des mines qui deviennent plus riches, à mesure qu'on les exploite. Son ennemi efféminé par les plaisirs ceux qu'il ne peut vaincre dans les combats. Voilà l'histoire. Voici l'allégorie. Prométhée donne, contre la défense de Jupiter, le feu aux mortels ; il est attaché sur le Caucase ; son cœur renaît à mesure qu'il est dévoré par un vautour. Jupiter envoie sur la terre Pandore, et, avec elle, tous les fléaux.

Beaucoup de fables peuvent s'expliquer de cette manière. Quelques-unes servent, en même temps, d'enveloppe à un fait historique, et de voile à quelque événement du monde physique. Dans le combat de Jupiter contre les géans, on peut voir, et l'histoire d'un roi

domptant des ennemis redoutables, et l'emblême des grandes révolutions dont notre globe porte de si profondes empreintes.

Les peuples manquent souvent de lumières, mais ils ne manquent jamais de logique. La rectitude du sens qui les conduit, se manifeste même dans leurs erreurs. Ils y tombent le plus souvent, ou parce qu'ils veulent résoudre les problêmes de la nature, sans avoir des données suffisantes; ou parce qu'ils adoptent des conséquences bien déduites à la vérité, mais émanant de principes, ou mal compris, ou trop généralisés, ou absolument faux. C'est ainsi qu'en partant d'une vérité incontestable, que la matière est de soi immobile et inactive, le vulgaire de l'antiquité alla jusqu'à supposer des intelligences occultes et divines, partout où il vit l'action, la vie, le mouvement: conséquence erronée, qu'on doit imputer, non au défaut de logique, puisque tout mouvement est l'effet de la puissance divine, mais à l'inscience de la manière dont le créateur exécute ses volontés, par les causes finales.

Il est aisé de voir que cette première erreur

dut enfanter beaucoup de divinités, les doter des attributs les plus divers, et multiplier entr'elles les amitiés, les haines, les alliances, les relations de toutes les espèces.

L'Océan, qu'alimentent les pluies et les sources, était fils du Ciel et de la Terre. Par une réciprocité contradictoire en apparence et juste en réalité, les fleuves et les fontaines reconnurent l'Océan pour leur père.

Le feu ne vit que par l'air, il plie tous les métaux au service des arts : Vulcain était fils de Junon, et le plus industrieux des immortels.

J'oserai hasarder ici l'explication de quelques singularités monstrueuses. La Terre produit de nombreux enfans; le Ciel, leur père, les dévore; Saturne lui tranche les organes de la fécondité; Vénus naît du sang qui en découle. Ne pourrait-on pas entrevoir, sous cette dégoûtante énigme, la Terre produisant, par l'influence du Ciel, les races gigantesques dont on exhume chaque jour de nouveaux débris; le Temps (*Saturne*) épuisant la vertu céleste; et l'Amour (*Vénus*) succédant au Ciel dans

la fonction de peupler la Terre? Mais terminons là des explications qui ont aussi peu de mérite que d'utilité.

Ces deux genres d'allégories brillèrent dans les ténèbres de l'antiquité. Le progrès des lumières a pu, non les éclipser, mais les rendre inutiles. La troisième espèce, l'allégorie poétique, aurait dû conserver toujours et le même honneur et le même éclat, puisqu'elle est une des plus belles formes que puisse revêtir la poésie. Cependant cette figure, si fréquente et si hardie dans les anciens, ne se montre que rarement et avec timidité dans les modernes. Dans ces temps de jeunesse, de vie, d'action, la raison savait, sans rien perdre de sa justesse, s'échauffer, s'élever et suivre le poëte dans son brûlant enthousiasme. De nos jours, elle reste toujours froide et calme. Elle se croit destinée moins à diriger qu'à mesurer et limiter l'essor de l'imagination. A cette liberté aventureuse et entreprenante qui permettait au talent de suivre, sans gêne, son inspiration, a succédé une réserve qui dessèche et tarit la veine la plus riche.

Poésie dégénérée, qu'est devenu le temps où les élans d'un cheval fougueux étaient un emblême trop faible pour représenter ton vol élevé et hardi? Tu donnais des ailes au coursier du poète; aujourd'hui tu ralentis sa marche timide par de pesantes entraves.

Nous avons voulu tout compasser, tout calculer: erreur funeste qui a détruit ou dénaturé parmi nous les genres les plus brillans dans la littérature ancienne, l'épopée et les chants lyriques. Le genre dramatique est notre principale gloire poétique. Or, ces pièces ne sont, comme poèmes, que des œuvres d'un genre secondaire. L'art, en effet, y consiste surtout à cacher le poète derrière les personnages, avec autant de soin que le souffleur se cache, sur la scène, derrière les acteurs.

Cette rigueur des règles, utile peut-être à la renaissance des lettres, a fourni de spécieux prétextes aux novateurs de nos jours; mais la réforme tendait, comme toutes les réactions, à nous jeter dans un excès contraire. Heureuse notre littérature, si les talens si brillans et si divers qui l'honorent.....! Mais je m'égarais, je reviens à mon sujet.

Le plus grand avantage de l'allégorie poétique, c'est de mettre à la portée de tous les esprits, les pensées les plus élevées; de donner un corps aux sentimens les plus purs, les plus dégagés. Le poète serait-il compris du vulgaire, s'il parlait de l'inspiration produite sur son ame par le spectacle de la nature? L'homme imprime à tous ses ouvrages un caractère de petitesse. Tout ce qui sort de ses mains est maniéré, façonné, symétrisé. Tous les colifichets puérils dont il s'entoure, sont autant de miroirs, qui lui renvoient de toutes parts l'image de son impuissance. Découragé par tant de preuves de la bassesse de sa nature, il tenterait vainement de s'élever. Une atmosphère épaisse appesantit sa tête et la penche vers la terre. Tant qu'il est au milieu de ses œuvres, il ne peut que ramper. La nature, au contraire, encore intacte des outrages de l'homme, n'offre partout que grandeur, puissance, disposition belle et majestueuse. Elle agrandit l'ame qui sait la comprendre. Voyez ce poète debout sur le sommet du Pindus. Le soleil effleure, de ses derniers rayons, les croupes

sinueuses des montagnes voisines; d'immenses voiles de pourpre se déroulent de l'Ouest à l'Orient; des souffles de lumière plus rapides que la pensée, les parcourent dans tous les sens, et y déploient les formes les plus capricieuses, les nuances les plus variées, les tableaux les plus mobiles. La nature, avant de se livrer au repos, étale toute sa pompe; elle chante l'hymne du soir : le nom du créateur retentit de toutes parts. Voyez, dis-je, cet être intelligent, ravi en extase devant la belle, la puissante nature. Ses traits s'agrandissent et se colorent; un feu divin circule dans ses veines; ses membres deviennent légers, aériens; il ne touche plus à la terre; il plane dans l'espace; il mêle sa voix à l'harmonie des élémens; il chante, mais il ne compose pas : un Dieu le possède, un Dieu l'inspire. Ses organes, épuisés, l'abandonnent; et son ame, rendue à sa nature céleste, boit à longs traits les beautés de l'univers.

Cependant, le poète redescend parmi les hommes. Il veut leur communiquer son bonheur. Mais où trouver des expressions pour le

peindre? Les sentimens se pressent dans son ame, et sa langue ne peut les transmettre au dehors. Dans l'impuissance d'exprimer ses transports tels qu'il les éprouve, il a recours à des images. « Sur cette montagne, dit-il, » habitent les Muses. Figurez-vous les êtres les » plus parfaits qui embellissent la terre; les plus » beaux, les plus purs que puisse se repré- » senter l'homme vertûeux; de jeunes vierges, » parées de pudeur, d'amour et de grâces. » Leur esprit voit ce qui est, ce qui fut et ce » qui sera. Leurs voix célèbrent les lois de » l'univers, et la puissance du Dieu qui le gou- » verne. Elles m'ont communiqué leur bon- » heur et leurs talens. »

L'allégorie est donc quelquefois pour l'esprit, ce qu'est pour l'œil le verre ingénieux qui grossit les objets. D'autres fois, elle est un voile transparent qui laisse entrevoir la forme du corps et en adoucit les couleurs trop vives. C'est ainsi qu'Hésiode, voulant imputer à la plus belle moitié de l'humaine race, les maux que souffre l'autre, et sentant combien ce reproche est injuste et malséant, présente

d'abord sa pensée sous l'emblême de Pandore.

Enfin l'allégorie peut être, ou la parure élégante d'une pensée commune, comme le portrait de Cerbère, ou l'assaisonnement d'une maxime utile, comme la fiction de l'onde stygienne.

Dans la Théogonie, il n'est pas de trait qu'on ne puisse rapporter à l'un de ces trois genres d'allégories. Cependant quelques passages sont obscurs, susceptibles de plusieurs interprétations, et, par conséquent, n'en admettent aucune incontestable.

Parmi tant de fictions, la véritable croyance du poète se laisse à peine entrevoir. Ce qui est certain, c'est qu'il croit des êtres supérieurs à l'homme. Sur tout le reste, ses idées sont indécises et flottantes. Il le sait, et loin de leur donner la précision et la solidité, par l'analyse philosophique, il les ramollit encore davantage, leur ôte toute consistance, et les jette, au gré de son caprice, dans les moules les plus singuliers.

Pour ne pas m'égarer en de vaines conjectures, je me bornerai à rechercher ce qu'il a

pensé sur l'origine des êtres, sur la nature divine, et sur les rapports des dieux avec les hommes.

Il importe de fixer, avant tout, la signification du mot *chaos*. Il réveille dans notre esprit l'idée du mélange confus des élémens. Cette acception est venue, si je ne me trompe, des auteurs latins, particulièrement d'Ovide. Hésiode, prenant le mot dans le sens étymologique, s'en sert pour désigner l'espace, le vide, le néant. Un homme, dit-il, qui tomberait dans ce gouffre béant, errerait un an entier, au gré des tempêtes, sans trouver un point d'appui.

Ainsi, en disant : avant tout fut le chaos ou le néant, il nie, et la préexistence de la matière, et l'éternité d'une divinité quelconque. L'idée de la création et celle d'un être éternel, sont les plus abstraites et les plus ardues de la philosophie. L'esprit humain n'y est parvenu qu'après des siècles de recherches, d'analyse et de discussions. Hésiode, privé de ces deux fondemens de toute doctrine raisonnable, sur l'origine des êtres, n'a pu donner que des

images, brillantes à la vérité; mais creuses, vides de réalité. Les soumettre à l'analyse, c'est ouvrir une bulle de savon, pour saisir ce que renferme cette enveloppe trompeuse.

Peu de mots ont autant changé de signification que celui de Dieu. Nos idées sur l'être suprême seront toujours fort incomplètes. Cependant que celles que nous en avons sont grandes et élevées! Que ce Dieu, tel que nous le concevons, est supérieur aux vains fantômes d'Hésiode! Il réunit en lui toutes les perfections. Il existait avant la succession des âges, et remplissait l'espace de son immensité. Dès l'origine des temps, il frappa le néant d'une parole féconde, il en fit sortir la terre et les globes nageans dans l'espace. En élevant ce magnifique théâtre de sa gloire, il n'augmenta ni sa puissance ni son bonheur. Il gouverne sans effort l'ensemble de l'univers; il en règle tous les détails sans sollicitude. Par un acte facile de sa volonté, il entretient l'harmonie des astres, déplace les mers, fait éclore de nouvelles terres, et ensevelit sous les flots les travaux des humains. Il promène la tempête sur

l'Océan et le tonnerre sur les nuages. Il règle à son gré l'élévation, la durée et la chute des empires. Il compte les larmes du juste et les joies criminelles du pervers. Sa patience est longue ; sa justice sera parfaite.

Ce n'est pas dans la Théogonie qu'on peut recueillir les traits d'un pareil tableau. On y voit le plus auguste des noms, ici prostitué aux plus vils des êtres, là souillé par les plus noirs attentats, ailleurs dégradé par les traitemens les plus flétrissans.

Tous ces dieux ont des corps, et, en général, des corps semblables à ceux des hommes. Les différences signalées dans quelques-uns, prouvent que la forme humaine est le type original de tous. On les voit naître, grandir, s'associer avec les mortels, quelquefois s'unir à eux par des liens plus étroits. Les seuls caractères distinctifs qu'ils présentent constamment, sont, si je ne me trompe, l'immortalité et la supériorité des forces. Encore ce dernier avantage n'est pas incontestable, à consulter tous les ouvrages de notre poète.

Cependant ces dieux, malgré toutes leurs

imperfections, portaient les hommes au bien et les détournaient du mal. Thémis punissait les juges prévaricateurs; Iris poursuivait les parjures; trente mille génies, ministres de Jupiter, veillaient sur les actions des hommes; les Parques menaçaient le dieu coupable, comme l'homme pervers. La punition céleste devait atteindre l'auteur du crime pendant sa vie, et n'en était que plus efficace, si toutefois de nombreux exemples d'impunité ne la faisaient pas regarder comme chimérique. Ces réflexions nous amènent à parler de l'influence exercée sur l'esprit du vulgaire, par les écrits d'Hésiode, ou plus généralement par l'ancienne mythologie.

Si Homère entrait dans ma république, dit Platon, je lui prodiguerais tous les bienfaits de l'hospitalité, tous les honneurs dûs au génie. Mais je le reconduirais, chargé de présens et couronné de fleurs, hors des frontières, et je le supplierais de ne plus les franchir, parce qu'il a parlé des dieux avec trop de légèreté. Philosophe divin, que ta modestie est admi-

rable! Accueille sans crainte le chantre d'Achille, tes peuples fortunés sentiront, à la voix du vieillard inspiré, réchauffer leur patriotisme et tous leurs sentimens généreux; mais ils ne seront pas tentés de préférer ses brillantes fictions à ta sublime doctrine. Le disciple de Platon peut, sans danger, écouter les chants d'Homère. Cependant rendons justice à la haute raison du législateur. Un peuple instruit et policé ne doit pas puiser dans l'Iliade sa croyance religieuse.

Mais si l'on suppose une société, telle qu'Hésiode décrit celle de son temps, dans laquelle il n'y ait ni respect pour les dieux, ni justice entre les hommes, ni liens entre les parens; dans laquelle la force soit l'unique loi; le parjure, un titre à l'estime; l'équité, une duperie, les dieux d'Hésiode y seront utiles. Ne serait-ce qu'en rappelant au peuple, qu'il existe d'autres juges que ceux qu'il peut corrompre, d'autres lois que celles qu'il peut éluder ou violer impunément. Une croyance religieuse est indispensable à l'homme : elle remplit un vide de

l'ame; elle satisfait un besoin du cœur. En cette matière, la vérité est le premier des biens; l'erreur, en l'absence de la vérité, est encore un avantage, non pas parce qu'elle est une erreur, mais parce qu'elle est une erreur moindre que l'incrédulité absolue.

Telle fut l'utilité incontestable de la théogonie. Elle entretint parmi les hommes ce feu céleste, sans lequel le cœur se glace et se resserre, l'esprit se rétrécit et se renferme tout entier dans le cercle des choses matérielles et présentes. L'imperfection des dieux d'Hésiode doit être imputée à l'ignorance de son siècle. Le poète trouva la plupart de ces fictions incertaines, flottantes au gré des terreurs superstitieuses. En les fixant dans de beaux vers, il les empêcha de se défigurer davantage; peut-être il les épura de nombreuses absurdités. On ne doit attribuer à son invention qu'un petit nombre d'allégories poétiques, dont s'honorerait le goût des siècles les plus polis. Les hommes de cette époque étaient sans culture, asservis à leurs sens, penchés vers la terre. Honneur

à celui qui, en polissant leurs esprits, leur apprit à lever la tête vers le Ciel, à voir dans l'univers une autre puissance que la force brutale, d'autres supérieurs que des magistrats complices de leurs injustices!

LES OEUVRES ET LES JOURS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1892

Déesses des chants et de la gloire, Muses, descendez de la Piérie; venez célébrer votre père, le grand Jupiter. Il tient dans sa main la renommée; il répand à son gré sur les hommes l'éclat ou l'obscurité. D'un regard, il donne la puissance; d'un souffle, il renverse le puissant. Il humilie le grand et relève l'inconnu; il redresse le pervers et rabat la fierté du superbe. Sa voix gronde sur nos têtes; son trône est au-dessus des nues.

Persès, sois attentif à la voix de la justice, rectifie ta conduite; je vais te faire entendre la vérité.

Les rivalités n'ont pas toutes la même origine : il en est de deux espèces parmi les hommes. L'une mérite l'éloge, l'autre, le blâme du sage. Elles ont des caractères opposés. L'une souffle la discorde et la guerre : elle est le fléau

des mortels. Aucun d'eux ne peut l'aimer; mais ils sont contraints, par les décrets des dieux, d'honorer sa funeste puissance.

L'autre, fille aînée de la Nuit ténébreuse, fut placée par le Roi des airs, le très-haut fils de Saturne, dans les entrailles de la terre et au milieu des humains. Elle est pour eux un trésor. Elle rend la vigueur au bras engourdi de paresse. L'homme désœuvré, en voyant l'opulence d'autrui, se hâte de labourer, de planter, de régler sa maison. Le voisin s'efforce de devancer son voisin dans la voie de l'opulence. Cette rivalité est utile aux mortels. Le potier porte envie au potier; le charron, au charron; le mendiant est jaloux du mendiant, le poète l'est du poète.

Ô Persès, que ces vérités se gravent dans ton esprit! Crains que la Rivalité qui se complaît dans le mal, ne t'inspire la haine du travail, et le goût des procès et des débats de la place publique. On a peu de temps à donner à ces verbeuses querelles, lorsqu'on n'a pas recueilli, pour la longueur de l'année, les tributs que Cérès fait payer à la Terre. Peut-être pour-

rais-tu, dans l'inquiétude de la satiété, porter sur les richesses d'autrui des prétentions injustes; mais tu n'auras plus cette faculté. Nous allons régler nos différends par les lois impartiales, don précieux de Jupiter. Nous avons fait, il est vrai, un premier partage; mais tu m'as enlevé la plus grande partie de mon patrimoine, en flattant l'orgueil de ces rois engraissés de présens, qui veulent être nos juges.

Les insensés! Ils ignorent combien la moitié est préférable au tout, et quel trésor renferment la Mauve et l'Asphodèle. En effet, les dieux ont caché aux hommes les secrets de la vie. S'ils les leur découvraient, le travail d'un seul jour t'assurerait l'abondance et le repos pour une année entière. Tu suspendrais aussitôt le gouvernail à la fumée de ton foyer; tu délivrerais du joug tes bœufs et tes mules laborieuses. Mais Jupiter, indigné des artifices de Prométhée, enleva ces secrets aux mortels. Il médita contre eux une vengeance déplorable, et leur ravit le feu. L'ingénieux fils de Japet lui déroba cet élément utile, et le rapporta sur la terre, dans une férule creuse, à

l'insu du maître du tonnerre. Jupiter, courroucé, lui dit : « Fils de Japet, personne ne t'égale en » finesse. Tu t'applaudis d'avoir dérobé le feu » et trompé ma vigilance. Ce larcin fera ton » malheur et celui des races futures. Je balan- » cerai ce don utile par un présent funeste, » qui séduira les cœurs des hommes, et obtien- » dra leur aveugle affection. »

Après ces paroles, suivies d'un sourire menaçant, Jupiter ordonne au célèbre Vulcain de former, avec de l'argile et de l'eau, un corps humain ; de lui donner la voix, les traits gracieux d'une vierge et la beauté des déesses immortelles. Il commande ensuite à Minerve de lui communiquer l'adresse des mains et l'art de façonner les tissus ; à la belle Vénus, de répandre autour de sa tête, la grâce, le désir inquiet et les soucis rongeurs ; à Mercure, de lui inspirer l'esprit d'impudeur et de séduction.

Jupiter parla, et les dieux obéirent. Le célèbre Vulcain forma d'argile, l'image d'une vierge pudique. Minerve releva, par une ceinture brillante, la beauté de sa taille. Les Grâces et l'auguste Pitho, ornèrent de bijoux d'or, ses formes

élégantes. Les Heures la couronnèrent de fleurs du printemps. Minerve ajusta sa riche parure. Argiphonte lui inspira le goût et l'art du mensonge, du propos galant, de la séduction. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter. Enfin, Mercure lui donna un nom : il l'appela Pandore, parce que tous les dieux de l'Olympe avaient embelli de leurs dons ce fléau des industrieux mortels.

Lorsque Jupiter eut dressé ce piége inévitable, il ordonna au messager des dieux, le célèbre Argiphonte, d'offrir ce présent à Épiméthée. Épiméthée ne songeait plus à l'avis de Prométhée, d'être en garde contre les dons de Jupiter, de les repousser loin de lui, de peur d'attirer quelque fléau sur les mortels. Il accepta donc, et ne reconnut le mal qu'après l'avoir reçu. Jusque-là les hommes avaient vécu à l'abri des maux, du travail et des cruelles maladies, qui hâtent l'arrivée de la vieillesse. Car, dans l'affliction, l'homme vieillit de bonne heure.

Pandore portait une boîte dans sa main; elle en retira le couvercle; et répandit avec mali-

gnité, sur la race humaine, les maux déplorables. L'Espérance seule, fixée au fond de la boîte, ne s'envola pas au-dehors. Pandore, docile aux ordres de Jupiter, replaça promptement le couvercle.

Depuis, les maux funestes errent au milieu des hommes. Ils remplissent la terre, ils remplissent la mer. Le jour comme la nuit, les maladies assaillent les humains, et leur apportent la douleur en silence; car le prudent Jupiter les a privées de la voix. Ainsi, l'homme ne peut se soustraire aux décrets de Jupiter.

Si tu veux apprendre un autre grand événement, en voici, en peu de mots, le récit fidèle ; qu'il reste gravé dans ta mémoire. Lorsque les dieux et les hommes furent issus de la même origine, les immortels mirent d'abord sur la terre la race d'or. Ces humains, gouvernés par Saturne, alors roi de l'Olympe, vivaient, comme des dieux, dans la tranquillité de l'ame, exempts de travaux et de peines. La débile vieillesse n'altérait la vigueur, ni de leurs jambes, ni de leurs bras. Ils se livraient à la joie des festins, à l'abri de tous les maux. La

mort était pour eux un doux sommeil, et la vie, la jouissance de tous les biens. Les richesses que produisait la terre, alors fertile sans culture, se partageaient, avec un parfait accord, entre ces nombreux amis de la vertu.

Mais à la fin, ces êtres fortunés descendirent dans le sein ténébreux de la terre, et devinrent des génies terrestres, protecteurs et gardiens des mortels. Ils parcourent la terre voilés d'un nuage, observent les actes de justice et les œuvres d'iniquité, répandent l'opulence et jouissent d'une éternelle royauté.

Ensuite, les habitans de l'Olympe créèrent la race d'argent, bien inférieure à la race d'or, tant du côté de l'ame que du côté du corps. Ces hommes, amollis pendant cent ans par les soins délicats de leurs mères, consumaient auprès de leurs foyers cette longue et débile enfance. Parvenus à leur virilité tardive, ils en attristaient la courte durée par leur funeste inconduite. Ils ne pouvaient bannir du milieu d'eux l'injure malfaisante. Ils refusaient d'offrir aux dieux, des vœux et des victimes, selon la sage pratique des humains.

Jupiter fit disparaître cette race, parce qu'elle n'honorait pas les dieux, habitans fortunés de l'Olympe. Ces hommes descendirent donc dans le sein ténébreux de la terre, et devinrent des génies terrestres, inférieurs aux premiers, mais cependant, comme eux, l'objet de notre culte.

Ensuite Jupiter fit paraître la race d'airain, bien inférieure à la race d'argent. C'étaient des hommes de frêne, violens et vigoureux, n'aimant que les injures et les jeux déplorables de Mars. Ils ne se nourrissaient point de blé. Ils avaient des cœurs de bronze, une fierté féroce, une force brutale, des bras indomptables, des membres endurcis aux fatigues. Leurs armes étaient d'airain, leurs maisons, d'airain, tous leurs ouvrages, d'airain. Le fer leur était inconnu. Victimes de leur cruauté réciproque, ils descendirent sans gloire dans le séjour glacé d'Adès. La noire mort les enleva, malgré leur fougueuse audace, au doux éclat du soleil.

Lorsque cette race fut descendue dans le ténébreux séjour, Jupiter, fils de Saturne, en

mit sur la terre, nourrice des êtres, une quatrième, plus juste et plus vaillante, la race divine des héros. Ce sont les demi-dieux qui nous ont précédés dans les vastes plaines du monde. Ils périrent victimes des guerres sanglantes : les premiers, sous les murs de Thèbes, en se disputant l'héritage d'OEdipe; les seconds, sous les murs de Troie, au-delà des vastes mers, en combattant pour la belle Hélène. Mais tous ne descendirent pas dans les ombres de la mort. Quelques-uns furent séparés du séjour des humains, et placés au sein de l'abondance, vers les extrémités de la terre. Ils jouissent d'un bonheur sans mélange, au-delà des gouffres profonds de l'Océan. La terre, prodigue pour eux de ses dons, produit, trois fois l'année, des fruits aussi doux que le miel.

Malheur à moi, de vivre dans le cinquième âge du monde! Que n'ai-je précédé ou suivi cette race de fer! Les hommes, tourmentés par le travail et la douleur, n'ont de relâche ni la nuit ni le jour. Ils sont écrasés par le courroux céleste et le poids des afflictions. Cependant, même pour eux, la vie est un mélange de

douceur et d'amertume. Mais ils sont destinés à périr, puisque leurs tempes blanchissent de si bonne heure. Tous les liens sont rompus entre le père et le fils; l'hôte trahit son hôte; l'ami est infidèle à son ami; le frère même n'a plus d'affection pour son frère. Les fils n'honorent point les pères courbés par une précoce vieillesse. Ils les outragent et les maudissent, sans voir sur leurs têtes la vengeance divine. Ils paient d'ingratitude les soins de leur enfance. La force est leur unique loi. Ils saccagent les villes les uns des autres. L'honneur qu'ils dénient à la justice, à l'humanité, au respect du serment, ils le prostituent au crime et à l'impiété. Il n'est plus de probité ni de pudeur. Le pervers dupe l'homme de bien par le mensonge et le parjure. La jalousie malfaisante élève sa face hideuse et sa funeste voix, au milieu des mortels. La Pudeur et Némésis, couvrant leurs traits augustes de voiles éclatans de blancheur, ont quitté la terre et sont rentrées dans l'assemblée des dieux, en abandonnant les hommes à leur perversité. Il ne reste aux humains que les douleurs et les

peines. Leur infortune n'aura jamais de terme.

Que les rois, quelle que soit leur sagesse, écoutent cet apologue. C'est l'Épervier qui parle au Rossignol, dont le gosier est si flexible. Il l'emporte dans les nues, l'étreint et le perce de ses griffes crochues, lui arrache des cris plaintifs, et lui dit avec brutalité : « Misérable, » pourquoi te plains-tu ? Tu es au pouvoir » d'un plus fort que toi. Tu iras, malgré ta » belle voix, où je te conduirai. Je peux, à mon » gré, te dévorer ou te rendre la liberté. »

Ainsi parlait l'Épervier, en planant sur ses larges ailes. Insensé qui lutte contre plus fort que soi ! Il est vaincu, et la honte accroît son infortune.

Pour toi, Persès, écoute la voix de la justice ; crains de commettre l'iniquité. L'injure nuit à son auteur : s'il est faible, elle l'accable ; s'il est fort, elle l'ébranle et l'abat aux jours de l'infortune. La voie de la justice est plus sûre et le terme en est toujours plus heureux : vérité trop tard connue de l'insensé. Orcus punit les jugemens iniques. La justice, traînée par les ames vénales dans les détours de la chicane,

élève sa voix plaintive. Elle se voile d'un nuage, traverse, en pleurant, les villes et le séjour des hommes, et fait tomber le malheur sur ceux qui l'ont bannie par leurs iniques sentences.

Ceux, au contraire, qui pèsent dans une juste balance, les droits de l'étranger et ceux du citoyen, voient leur ville fleurir, leurs peuples prospérer, une brillante jeunesse s'élever au sein de la paix. Ils sont chéris de Jupiter : ils ne connaissent ni la guerre, ni la famine, ni les fléaux. Ils vivent au milieu des festins. La terre leur prodigue ses dons. Les chênes de leurs montagnes chargent leurs rameaux de fruits, et ouvrent leur tige creuse, aux travaux des abeilles. Leurs brebis portent de riches toisons. Les fils de leurs femmes sont les images des pères. Leur fortune est une fleur qui ne se fane point. Ils s'enrichissent, sans traverser les mers, des dons gratuits de la terre.

L'injure et la perversité attirent le courroux de Jupiter. Souvent une ville entière est punie des fraudes, des noirs artifices d'un impie. Elle est affligée par la famine et la peste. Les hommes

périssent, les femmes sont stériles, les familles s'éteignent. Jupiter assouvit sa vengeance : tantôt, il détruit leurs nombreux bataillons ; tantôt il renverse leurs superbes remparts ; quelquefois, il plonge leurs vaisseaux dans les flots entr'ouverts. Rois de la terre, songez à cette justice céleste. Les dieux sont toujours auprès des hommes ; ils voient ceux qui, sans craindre leur colère, se trompent les uns les autres par de criminels artifices. Trente mille immortels, ministres de Jupiter et gardiens des hommes, observent les actes de justice et les œuvres d'iniquité. Ils sont voilés de nuages, et parcourent sans cesse l'étendue de la terre. Avec eux se trouve la Justice, fille de Jupiter, vierge auguste, honorée même des dieux. Lorsqu'un homme l'outrage, elle se réfugie auprès de son père et se plaint de l'iniquité des mortels. Aussitôt les peuples expient les prévarications des rois, dont la finesse odieuse fait pencher vers la fraude la balance des lois.

O Rois, engraissés de présens, prévenez ces malheurs, rectifiez vos sentences, renoncez aux jugemens iniques. En frappant autrui, on se

blesse soi-même. Mauvais dessein nuit surtout à l'auteur. Jupiter embrasse tout d'un regard, comprend tout d'une pensée. Il voit nos actions; il n'ignore pas quelle est la justice de notre ville. Loin de moi, loin de mon fils, la pratique de la vertu, si la défaveur est pour la probité, et la protection des lois pour la mauvaise foi! Mais, non, telle n'est pas la volonté de Jupiter tonnant.

O Persès, grave ces pensées dans ton ame. Renonce à la violence, écoute la voix de la justice. C'est par elle que le fils de Saturne a civilisé les hommes. Les poissons, les bêtes sauvages, les habitans des airs, se dévorent les uns les autres, parce qu'ils n'ont pas reçu la justice en partage. Ce don précieux fut réservé pour les humains. Celui qui connaissant la vérité, aime à la proclamer, s'attire les riches faveurs de Jupiter; mais le témoin qui, par le parjure, entrave la justice, se livre à des maux sans remède. La nuit de l'oubli enveloppe sa race, tandis que la religion du serment fait fleurir la postérité du juste. Écoute mes conseils, trop frivole Persès. La route du

mal est courte et facile ; on peut la parcourir sans effort ; mais la voie de la vertu est baignée de sueurs. C'est un sentier long et rude à monter ; le bas en est âpre et difficile ; mais le haut s'aplanit et perd ses aspérités.

Imaginer soi-même ce qui est bon pour le présent et utile pour l'avenir, c'est atteindre la perfection ; c'est en approcher que de suivre les bons conseils. Mais celui qui ne trouve le bon et l'honnête, ni dans son esprit, ni dans les conseils d'autrui, n'est qu'un sot inutile. Ne perds donc pas de vue mes avis, Persès, fils de Dion. Sois ami du travail, si tu veux que la faim s'éloigne de ta maison, et que la riante Cérès se plaise dans tes riches greniers. La Faim est la compagne de la Paresse. Le fainéant s'attire l'indignation des dieux et des hommes ; il ressemble au perfide frelon, qui s'engraisse lâchement du travail de l'abeille. Livre-toi avec ardeur au travail bien réglé ; et tu rempliras tes greniers des tributs des saisons. Le travail multiplie les agneaux et les épis des moissons. Il attire la faveur des dieux et la bienveillance des hommes. La paresse n'a des droits

qu'à leur haine. Le travail n'est jamais honteux; l'oisiveté l'est toujours. Si tu travailles, le désœuvré enviera ton bonheur; la vertu et la gloire se joindront à tes richesses, et tu seras semblable à un dieu. Tu sentiras le prix de mes conseils, si tu détournes tes frivoles désirs des possessions d'autrui, pour te livrer tout entier au travail. La honte est une funeste compagne pour l'indigent. Elle est pour les hommes une source de biens et de maux. La honte conduit à l'indigence, et la hardiesse, à la fortune.

L'injustice procure des richesses funestes; les dieux en donnent de préférables. Lorqu'elles sont le fruit de la violence ou du parjure (comme elles le sont souvent, depuis que l'intérêt aveugle les hommes et que l'effronterie a banni toute pudeur), les dieux renversent d'un souffle l'injuste ravisseur; ils perdent sa famille, et dissipent sa prospérité passagère.

Les grands crimes sont égaux. Maltraiter un suppliant ou son hôte, souiller furtivement la couche sacrée de son frère, dépouiller un jeune orphelin, outrager avec rudesse son père qui chancelle dans l'âpre sentier de la vieillesse,

toutes ces impiétés indignent Jupiter et attirent sa juste vengeance. Que ton cœur en redoute la funeste pensée.

Proportionne à tes facultés, ton offrande aux immortels. Offre-la d'une main chaste et pure. Charge leurs autels de victimes. Invoque-les par des libations et la fumée de l'encens, avant ton repos et au retour de l'astre sacré. Ainsi, tu attireras sur toi leur bienveillance et leurs soins protecteurs. Tu achèteras l'héritage de ton voisin et tu ne lui vendras pas le tien.

Invite au festin ton ami, laisse ton ennemi. Invite d'abord ton plus proche voisin. Car, s'il survient un accident dans ton domaine, les voisins accourent sans mettre leurs ceintures; les parens mettent les leurs. Mauvais voisin est un fléau, bon voisin est un trésor. On s'enrichit en acquérant bon voisinage. Ton bœuf ne périrait point si ton voisin était bienveillant. Quand tu empruntes à ton voisin, remplis bien la mesure; quand tu lui rends, comble-la, si tu le peux, afin que, dans un nouveau besoin, tu trouves son grenier ouvert.

Point de gain illicite! Injuste gain vaut une

perte. Rends amour pour amour, visite pour visite, don pour don, refus pour refus. On donne à l'homme généreux, on refuse à l'avare. Le don porte bonheur, la rapine est funeste : elle enfante la mort. Celui qui donne, donnerait-il beaucoup, éprouve du plaisir et satisfait son cœur. L'impudent ravisseur, ne ravirait-il que peu, livre son cœur à l'angoisse.

En ajoutant souvent le boisseau au boisseau, on remplit bientôt son grenier. Grossir ses provisions, c'est élever un rempart contre la famine au teint livide. Le blé serré dans le grenier n'inquiète pas le laboureur. Il est bon de l'y recueillir : dehors, il n'est jamais en sûreté. Dans le besoin, l'abondance est un bonheur, le manque est un tourment. N'oublié pas ces préceptes.

Remplis largement la coupe, soit que le tonneau commence, soit qu'il finisse de couler. En d'autres temps, ménage ton vin : lorsque le fond est à sec, l'économie est tardive.

Fixe un salaire convenable pour le travail de ton ami. Même pour jouer avec ton frère,

appelle un témoin. L'excès et le manque de confiance perdent également les hommes.

Que la femme aux factices appas ne séduise pas ton cœur. Par ses cajoleries, elle cherche la clef de ton trésor. Se confier à la femme vénale, c'est se confier au voleur.

Qu'un fils unique soit destiné à régir la maison paternelle. C'est le moyen d'accroître la fortune dans les familles. Tu pourrais aussi laisser un second fils; Jupiter aime à répandre l'abondance sur deux. Deux héritiers, en doublant les travaux, doublent les revenus. Si tu veux devenir riche, voilà ta conduite tracée. Qu'à tout travail succède sans relâche un autre travail.

Les Pléïades, filles d'Atlas, donnent à leur lever, le signal de la moisson, à leur coucher, celui du labour. Elles se cachent pendant quarante jours et autant de nuits, et reparaissent au déclin de l'année, lorsque le moissonneur aiguise sa faux. Sois docile à leur avis, soit que tu habites près de la mer, soit que, dans de creuses vallées, loin des flots écumeux, tu sillonnes une terre fertile. Que tes bras soient

nus lorsque tu sèmes; nus, lorsque tu laboures, nus, lorsque tu moissonnes, si tu veux recueillir dans leur maturité les fruits de Cérès. Ainsi, les saisons t'enrichiront de leurs tributs divers, et tu n'iras point, transi par la détresse, te couvrir, à la porte d'autrui, d'une honte inutile. Tu comptes encore sur ma bonté; mais je ne sais plus donner ni prêter.

Travaille, trop frivole Persès; remplis la tâche que les dieux ont prescrite aux humains, afin de ne pas aller, suivi de ta femme et de tes enfans, mendier un pain amer chez des voisins sans pitié. Deux ou trois fois, peut-être, tu toucherais leur cœur. Mais si tu les importunais encore, tu n'obtiendrais qu'un refus. Tes instances seraient infructueuses et tes paroles se perdraient sans effet. Écoute donc ma voix, dégage-toi de tes dettes et préviens le besoin. Procure-toi une maison, un attelage de labour, une ménagère sans famille, qui puisse conduire tes bœufs. Si tes préparatifs ne précèdent le besoin; tu t'adresses au voisin, il refuse, tu es pris au dépourvu, la saison change et ton champ reste inculte. Ne remets jamais au

lendemain ni au jour qui le suit. Ni le fainéant, ni le temporiseur ne remplissent leur grenier. L'à-propos fait le prix du travail. Le temporiseur lutte sans cesse contre l'indigence.

Dans l'automne, les rayons du soleil deviennent moins brûlans, les pluies du ciel, plus fréquentes, le corps des mortels, plus dispos et plus léger. L'astre embrasé, qui roule sur la tête des hommes, faibles jouets de la fatalité, raccourcit sa course pendant le jour, et la prolonge pendant la nuit. La forêt laisse tomber ses feuilles et n'élargit plus ses rameaux. C'est alors que le rouvre peut résister à la dent du ciron. Saisis le moment favorable : coupe le bois utile à tes travaux. Donne trois pieds de long au mortier, trois coudées au pilon, sept pieds à l'essieu; c'est la longueur convenable. Si le chêne a huit pieds, tu peux en retrancher une massue. Que ta voiture ait dix palmes de haut, et les jantes, trois spithames de long; choisis pour les faire des tiges recourbées. Songe à ta charrue; si l'yeuse de la montagne ou celle de ton champ forme un coude favorable, apporte-la dans ta maison. Par sa soli-

dité, elle aidera le bœuf à tracer un large sillon, lorsque l'art de Minerve l'aura adaptée à la sellette du soc, et unie à la flèche par des boulons solides. Prépare deux charrues, l'une d'une seule tige, l'autre de pièces rapportées; la prudence l'exige. Si l'une se rompt dans le sillon, l'autre la remplacera. Que la flèche soit de laurier ou d'orme, le talon, d'yeuse, la sellette, de chêne.

Achète deux bœufs de neuf ans. A cet âge, une mâle vigueur les rend infatigables. Ne crains pas que, luttant au milieu du sillon, ils brisent la charrue et laissent ton champ inculte. Qu'un bouvier de quarante ans, après avoir avalé en, deux bouchées chacun, les quatre quartiers d'un large pain, dirige le sillon d'un bras nerveux. Sans perdre ses regards sur ses compagnons, il sera tout entier à son ouvrage. Plus jeune, il distribuerait mal ton grain; il faudrait sursemer. Les jeunes gens sont tout absorbés dans les passions de leur âge.

Que la grue n'échappe pas à tes regards, lorsqu'elle fait retentir la nue de ses cris annuels. Elle donne le signal du labour, annonce

la saison pluvieuse, et fait saigner le cœur de l'homme qui n'a pas de bœufs. Que les tiens trouvent alors dans leur étable, une abondante pâture. Il est aisé de dire: « Prête-moi tes bœufs et ton char. » Il est facile de répondre : « Mes bœufs sont occupés. »

Un cultivateur, comptant sur ses richesses, se dit : « Faisons une voiture. » Insensé! Il ignore qu'il faut rassembler d'avance cent espèces de bois.

Dès que la saison du labour est arrivée, hâte-toi, presse tes serviteurs, sillonne ton champ, sec ou humide. Profite du moment, afin que les épis en soient nombreux et pesans. Le guéret, défriché le printemps et labouré l'été, ne trompera pas ton espoir. S'il est fraîchement soulevé par le soc lorsqu'il reçoit la semence, il détournera les vœux funestes et les plaintes de ta famille. Prie Jupiter terrestre, prie la chaste Cérès de faire ployer la plante sacrée sous le poids des épis. Adresse-leur tes vœux avant d'enfoncer le soc; lorsque ta main saisit le mancheron, que ton aiguillon s'alonge sur les flancs des bœufs, et que les traits roidis entraînent

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

la charrue. Qu'un jeune serviteur suive tes pas, un râteau à la main, et prépare du travail aux oiseaux, en recouvrant les grains épars. La diligence est utile aux mortels, l'incurie est funeste.

Si tu agis ainsi et que Jupiter te seconde d'un regard favorable, tes épis, appesantis par les grains, pencheront vers la terre; tu chasseras les araignées de tes vases d'argile; tu te réjouiras, en y puisant l'abondance; tu arriveras aux fleurs du printemps sans tourner tes regards vers le grenier d'autrui. Ton voisin implorera ton obligeance.

Mais si tu n'ouvres qu'au solstice le sein sacré de la terre, tu seras oisif pendant la moisson; tu presseras dans ta main quelques pailles stériles; tu les jetteras liées pêle-mêle sur le sillon poudreux; tu les emporteras tristement dans un panier de joncs, sans attirer l'attention de ton voisin.

Cependant la volonté de Jupiter est variable. Il est difficile d'en prévoir les caprices, utiles quelquefois au laboureur tardif. Lorsque les chants du coucou, sortis du feuillage du chêne, portent la joie dans les vastes campagnes,

Jupiter fait quelquefois pleuvoir pendant trois jours sans interruption. La trace du bœuf se remplit sans cesse, et ne déborde jamais. La plante semée trop tard, s'élève autant que la plante précoce. Sois attentif à toût. Ne te laisse surprendre, ni par l'arrivée du printemps fleuri, ni par le retour de la saison pluvieuse. Ne fréquente ni l'atelier du forgeron, ni le cercle abrité des curieux, lorsque la froidure te chasse de ton champ. Porte ton active prévoyance sur des travaux utiles. Crains que la saison stérile ne te surprenne transi d'inanition, et pressant de tes doigts décharnés le trompeur embonpoint de tes pieds. Le fainéant pressé par la faim se berce de vaines espérances, et se repaît de projets criminels. L'espoir est funeste lorsqu'il est inspiré par l'indigence, dans l'asile de la paresse. Répète à tes serviteurs, dans la belle saison : « L'été ne durera pas toujours; faites des provisions. »

Dans le mois lénéen, les jours sont funestes et mortels pour les bœufs. Redoutes-en l'approche. Redoute les frimas que souffle sur la terre le fougueux Borée. Il attriste les prairies de la

Thrace, fait bondir les flots de la mer, et mugir les champs et les forêts. Il courbe les têtes orgueilleuses des chênes et des sapins, les froisse, les brise sur les flancs des montagnes, et remplit les bois de cris éclatans. Les animaux sauvages appliquent leurs queues sous leurs ventres palpitans de froidure. Le vent glacial traverse leurs flancs, vainement protégés par un pelage long et serré. Il perce et la peau épaisse du bœuf et la fourrure velue de la chèvre; mais il glisse, sans pénétrer, sur les poils soyeux de la brebis. Le vieillard s'arrondit comme un cercle. La jeune vierge, encore étrangère aux jeux séduisans de Vénus, se presse contre le sein maternel. Elle baigne son corps délicat, l'arrose d'une huile odorante, et trouve auprès du foyer paternel un asile contre la froidure. Le polype, blotti dans son triste réduit, ronge ses pieds glacés. Il ne connaît point d'autre pâture, tant que le soleil fait rouler son char sur la nation au teint d'azur, et n'accorde aux Grecs qu'une clarté fugitive. Les hôtes des bois, timides ou courageux, grelottent, crissent les dents, et fuient sur les flancs des montagnes.

Ils courent se tapir dans l'épaisseur des halliers ou dans les rochers caverneux. Tel qu'un vieillard cassé marche sur trois jambes, arrondit son dos, et rapproche sa tête de ses pieds; tels ces animaux transis fuient la neige qui les blanchit.

Pour te garantir des injures de la saison, écoute mes conseils. Sur une longue tunique, jette un manteau moelleux. Que la chaîne en soit rare et les fils de la trame, épais et soyeux. Enveloppe-toi dans ses replis, afin que ta peau, âpre et rude, ne frissonne pas sous tes poils hérissés. Que ta chaussure, taillée avec justesse dans la dépouille d'un taureau vigoureux, soit bien lacée et doublée d'une épaisse toison. Dans la rigueur du froid, que les plus larges fourrures de tes chevreaux, réunies avec un nerf de bœuf, mettent tes épaules à couvert de la pluie. Que la laine, foulée avec art, protége tes tempes contre l'umidité des vents. Dès l'aurore, Borée souffle la froidure. La brune matinale descend de la voûte des astres, et verse une rosée féconde sur les champs de l'homme fortuné. Pompée à la surface mobile des fleuves,

elle s'élève au-dessus de la terre sur l'aile des vents, et le soir se résout en pluie, ou ramène, du fond de la Thrace, le fougueux Borée et les épais nuages. Préviens-en l'arrivée, termine ton ouvrage et rentre sous ton toit. Crains qu'un brouillard ne t'enveloppe de ses humides ténèbres, ne pénètre tes habits et ne mouille tes membres. Sois sur tes gardes. C'est le mois le plus fâcheux; il l'est pour le berger, il l'est pour le troupeau. Mesure pour ton bœuf la demi-ration, un peu plus pour le bouvier. La longueur des nuits suppléera au reste. Sois attentif aux saisons et aux jours de l'année; approprie tout à leurs variations, jusqu'à ce que la Terre, mère de tous les êtres, étale de nouveau sa riche fécondité.

Lorsque Jupiter a fait régner la froidure pendant soixante jours après le solstice, l'Arcture quitte les flots sacrés de l'Océan, et montre son front radieux aux premières ombres de la nuit. Bientôt après, la fille de Pandion, l'hirondelle, fait entendre ses plaintes matinales et annonce le printemps. Préviens-en l'arrivée, taille la vigne. C'est la saison favorable. Dès que

l'escargot, chassé du sol par les Pléiades, traîne sur le sarment sa mobile maison, ne porte plus la bêche au pied du cep. Aiguise la faux et presse tes ouvriers. Crains de t'asseoir à l'ombre, et de dormir à l'arrivée de l'aurore, dans la saison où le soleil dessèche le corps du moissonneur. Devance l'aube du jour, recueille les fruits de ton champ, songe aux besoins de l'année. L'aurore fait le tiers du travail; elle raccourcit la route du voyageur et le sillon que trace le bœuf. Dès qu'elle paraît, les chemins se couvrent de voyageurs; et les champs, de taureaux dociles au joug.

Dans les jours laborieux de l'été, lorsque le scolyme fleurit, et que la cigale, perchée sur le rameau du chêne, laisse couler de son aile harmonieuse un chant intarissable, la chèvre est grasse; le vin, généreux; le sang pétille dans le cœur de la femme, et se refroidit dans les veines de l'homme. Son front est desséché par le soleil; ses genoux, énervés; son teint, hâlé par un air dévorant. C'est alors qu'il faut rechercher l'ombre du rocher et les vins du Biblinus, pétrir la fleur du froment avec le lait dérobé

au chevreau, égorger et la génisse qui broute le feuillage et les premiers nourrissons du troupeau. Que ta nourriture soit abondante et ton vin, généreux. Assis à l'ombre, au bord d'une source limpide, reçois sur ton visage l'haleine fraîche du zéphir. Que l'eau remplisse les trois quarts de ta coupe, avant que le vin la couronne d'écume.

Dès que tu vois briller Orion, presse tes serviteurs ; fais broyer l'épi sacré de Cérès, sur le sol aplani d'une aire ouverte à tous les vents, et confie ton froment bien mesuré à des vases d'argile. Tes provisions faites, conserve un serviteur sans famille; choisis une ménagère sans enfans: elle te sera moins à charge. Qu'un chien aux dents aiguës trouve dans ta maison une abondante pâture, et tu ne craindras pas la rapacité de l'homme qui dort pendant le jour. Que le fourrage et le chaume entassés assurent à tes bœufs et à tes mules une abondante ration. Après tant de travaux, que le repos rafraîchisse et le bras de ton serviteur et le cou du taureau.

Lorsque Orion et Sirius s'élèvent jusqu'au milieu du Ciel, et que l'Aurore aux doigts

de rose surprend l'Arcture sur l'horizon, cueille sur le cep les grappes nombreuses; qu'elles concentrent les rayons du soleil, pendant dix jours et dix nuits, l'humidité de l'ombre pendant cinq jours, et que le seizième jour elles laissent couler dans des vases d'argile la joyeuse liqueur de Bacchus.

Enfin, lorsque les Pléiades, les Hyades, et le fougueux Orion, sont descendus sous les flots, n'oublie pas que la saison du labour recommence.

C'est ainsi que se distribue l'année du laboureur.

Mais peut-être la route dangereuse des mers a-t-elle des attraits pour toi. Lorsque les Pléiades, poursuivies par le fougueux Orion, se plongent dans l'Océan, tous les vents se déchaînent avec fureur. Garde-toi de confier alors ton navire aux vagues rembrunies. Il est plus prudent de cultiver ton champ. Traîne ton vaisseau sur le rivage; que des pierres, pressées autour de la carène, l'affermissent contre les aquilons humides. Que la sentine offre une issue à la pluie corrosive. Range dans ta

maison les agrès du navire ; plie avec soin les ailes qui le font voler sur les flots; suspends le gouvernail à la fumée de ton foyer, et attends la saison favorable. Dès qu'elle sera venue, traîne à la mer ton vaisseau, remplis-en les larges flancs, afin d'enrichir ta maison. C'est ainsi que mon père et le tien, trop frivole Persès, traversait les mers pour acquérir l'opulence. Il vint se reposer en ces lieux après de longs voyages. En quittant Cume d'Eolie, il fuyait, non pas le bonheur et les richesses, mais la pauvreté, don funeste de Jupiter. Il se fixa, aux pieds de l'Hélicon, dans le triste bourg d'Ascra, séjour malsain l'hiver, fâcheux l'été, jamais heureux.

O Persès! choisis la saison favorable pour toutes les choses, mais surtout pour la navigation. Vante le petit vaisseau, navigue sur le grand. La cargaison sera plus forte, et le gain sera double, si les vents retiennent leurs souffles orageux. Deviens donc plus raisonnable, et préfère le commerce aux dettes et à la triste indigence.

Je vais te faire connaître les saisons de la

mer bruyante, quoique je sois étranger à l'art de la navigation. Car je n'ai vogué sur la plaine liquide, que pour aller en Eubée. Je partis d'Aulis, où jadis les Grecs, retenus par la tempête, réunirent leurs bataillons, conjurés contre Troie, patrie des belles femmes. J'arrivai à Chalcis, aux jeux funèbres d'Amphidamas. Ses généreux fils avaient proposé des prix magnifiques. Celui de la poésie était un trépied précieux. Je l'obtins, et je le consacrai aux Muses de l'Hélicon, dans les lieux mêmes où elles m'avaient accordé leurs dons. Je n'ai tenté qu'une fois la fortune des flots. Cependant je te dévoilerai les volontés de Jupiter; car j'ai appris des Muses le don du beau langage.

Depuis le solstice d'été, jusqu'à la fin de la saison laborieuse, pendant cinquante jours, la mer est praticable aux mortels. Ne crains point que ton vaisseau se brise, ni que les vagues engloutissent ton équipage; à moins que tu ne sois odieux à Neptune ou à Jupiter, car ils dispensent à leur gré les biens et les maux. Alors la mer est sûre et tranquille; les vents sont mieux réglés; tu peux compter sur

leurs souffles. Traîne à la mer ton rapide vaisseau ; dispose avec soin les richesses qu'il porte. Ensuite hâte-toi de regagner le port. N'attends ni le vin nouveau, ni les pluies de l'automne. Préviens le retour de l'hiver, et celui du Notus. Son funeste souffle agite la mer, ramène les pluies, et soulève des vagues dangereuses.

Le Printemps permet aussi de parcourir la plaine humide. Lorsque, sur la tige du figuier, se déploient des feuilles larges, comme l'empreinte que trace sur le sable mouvant le pied de la corneille, la mer est ouverte aux vaisseaux. C'est la navigation du printemps. Je n'ose te la conseiller : elle ne sourit pas à mon cœur. Il faut en saisir à propos les rapides momens; il est difficile d'en éviter les dangers. Cependant les hommes les affrontent dans leur aveuglement. Les richesses sont leur ame.

O Persès, il est cruel de périr au milieu des flots. N'oublie pas mes conseils. N'aventure pas sur la mer ta fortune entière. Fais-en deux parts : la plus grande pour ta maison, la plus petite pour ton navire. C'est une cruelle chose

que d'être assailli par l'infortune au milieu des flots. C'est une cruelle chose, lorsque la voiture est trop chargée, de rompre l'essieu et de perdre tout ce que l'on porte.

L'à-propos donne du prix à tout. Recherche-le pour toutes les actions. Dans la saison du mariage, embellis ta maison d'une douce compagne. Cette saison commence, pour l'homme, un peu avant trente ans, et finit bientôt après cet âge. La femme doit être nubile à quatorze ans, et se marier à quinze. Épouse une vierge, afin que tu puisses la former à la vertu. Préfère la fille de ton proche voisin. Sois circonspect dans ce choix, n'épouse pas la risée du public. Une digne compagne est le premier des biens; une femme vicieuse est le plus grand des fléaux. Elle ne songe qu'aux festins, tandis que son mari, consumé par un dépit plus dévorant que la flamme, se dessèche et devient la proie de la vieillesse cruelle.

Crains d'attirer sur toi la vengeance divine. Que ton ami ne te soit jamais aussi cher que ton frère. S'il l'est, qu'un premier tort, qu'une première feinte, fût-elle badine, ne vienne

jamais de ta part. S'il te manque le premier, soit par une action, soit par une parole amère, que ta vengeance surpasse l'offense. S'il veut renouer les liens de l'amitié, que sa réparation soit bien accueillie. L'insensé change souvent d'amis. Que l'apparence ne fasse jamais douter de ton cœur. Qu'on ne puisse t'appeler, ni l'ami de tout le monde, ni l'homme sans amis, ni le compagnon des méchans, ni le détracteur de la vertu. Loin de toi de reprocher au malheureux la pauvreté, don funeste des immortels! Une langue discrète est un trésor : parler avec mesure est un secret précieux. Adresser des paroles fâcheuses, c'est s'en attirer de cruelles. Paie ton écot sans répugnance, pour un repas d'amis. Le plaisir y est grand, la dépense en est petite.

Purifie ta main avant d'offrir la libation du matin à Jupiter, et aux autres immortels. Car les dieux, sourds à tes vœux, détourneraient leur face.

En épanchant son eau, il faut éviter, le jour, de se tenir debout, la nuit, de marcher et de se découvrir, soit sur la route, soit hors de

la route. Car les nuits sont consacrées aux dieux. L'homme pieux et sage s'incline avec modestie, ou s'approche du mur de la maison rustique.

N'approche pas de ton foyer encore souillé par les traces du plaisir; hâte-toi de te purifier.

Après un repas funèbre, laisse fermée la chambre nuptiale; ouvre-la après le banquet sacré.

Avant de fouler le lit des fleuves infatigables, adresse-leur ta prière, et fais couler sur tes mains une onde argentée. L'impie qui les traverse sans purifier ses mains, s'attire la vengeance céleste.

Assis à la table des dieux, ne sépare pas le vert du sec, en portant l'acier tranchant sur la tige aux cinq rameaux.

Ne place pas la coupe sur le cratère : un malheur suit de près cette action.

Ne laisse pas ta maison inachevée, de peur que la corneille ne s'y perche, en poussant son rauque croassement.

Ne touche ni l'eau du bain, ni les mets de la table, avant de prononcer les paroles sacrées. Cette irrévérence ne reste pas impunie.

Placés sur les lieux inviolables, l'enfant de douze ans perd l'espoir de sa virilité, celui de douze mois encourt la même peine.

Malheur à l'homme qui entre dans les bains des femmes! Sa punition sera terrible.

A l'aspect d'un autel allumé, respecte les mystères : les railleries attirent la colère des dieux.

N'épanche ton eau, ni dans les sources limpides, ni dans les fleuves qui roulent vers la mer. Crains de les profaner par d'autres souillures : c'est une impiété.

N'oublie pas mes préceptes. Crains la mauvaise renommée. Elle s'attache fortement à l'homme. Il est pénible de la porter et difficile de s'en délivrer. La renommée ne saurait périr quand elle s'est fortifiée dans les discours des hommes. C'est une puissante divinité.

Les jours viennent de Jupiter. Apprends à les connaître pour toi et pour tes serviteurs. Le trentième est favorable pour visiter les travaux et dispenser le salaire. Choisis l'heure où les citoyens discutent leurs intérêts sur la place publique. C'est le sage Jupiter qui dis-

pense les jours. Le premier et le quatrième sont saints. Le septième est sacré : il vit naître Apollon, fils de Latone. Le huitième et le neuvième sont les plus propices aux travaux des mortels. Le onzième et le douzième sont heureux, l'un pour la toison, l'autre pour recueillir les épis dorés. Mais le douzième est plus heureux que le onzième, car c'est en ce jour que l'araignée, suspendue en l'air, tresse les fils de sa toile, dans la saison des longs jours, lorsque la fourmi entasse les grains de la moisson. C'est en ce jour que la femme doit dresser l'ensuble et commencer son ouvrage. Le treizième, il est bon de planter, mais non pas de semer. Le seizième est funeste aux plantes. Heureux le garçon qui naît, et malheur à la fille qui naît, ou se marie le seizième jour! Le sixième n'est pas heureux pour la naissance des filles; il l'est pour couper le chevreau et le bélier, et pour tresser le saule flexible autour de la bergerie. Heureux l'homme né en ce jour! Il aime les railleries, les mensonges, les propos galans, les causeries secrètes. Le huit du mois, coupe le chevreau

et le taureau mugissant; le douze, le mulet infatigable. Le vingt du mois, dans la saison des grands jours, songe à laisser un héritier: il sera plein de prudence. Le dixième est propice à la naissance de l'homme, le quatorzième, à celle de la femme. Choisis ce jour pour façonner à tes caresses le bélier et le chien aux dents aiguës, et pour assouplir la nature de la mule laborieuse et du taureau aux cornes recourbées. Le quatrième et le vingt-quatrième, bannis les soucis rongeurs : ces jours sont sacrés. Le quatre du mois, conduis dans ta maison ta jeune compagne; consulte d'abord les oiseaux dont le chant est le plus véridique. Redoute le cinq, le quinze et le vingt-cinq; ce sont des jours funestes. Le cinq du mois, les furies parcourent les cités pour livrer les parjures à la vengeance d'Orcus, enfanté par Eris. Le dix-sept, que tes serviteurs exposent aux souffles des vents, dans une aire bien unie, les dons sacrés de Cérès; que ton charpentier coupe le chêne pour le comble de ta maison, et le sapin pour les flancs de ton navire. Le quatre, mets ton vaisseau sur le

chantier. Le dix-neuvième est heureux vers le soir; le neuvième est funeste à toutes les heures. Cependant il est propice aux plantes, et heureux pour l'homme et la femme qui naissent; car il n'est pas de jour entièrement funeste. Peu de personnes savent que le vingt-septième est favorable pour percer le tonneau, pour façonner au joug le taureau, le mulet et le cheval, et pour lancer à l'eau le vaisseau muni de rames. Peu d'hommes osent se confier à ce jour. Le quatrième, tu perceras le tonneau. Le quatorzième est le plus saint de tous. On ignore généralement que le vingt-quatrième est propice le matin et funeste le soir. Voilà les jours dont la science est utile aux mortels. Les autres sont étrangers à la fatalité, indifférens pour les hommes, et l'objet peu connu de leurs éloges inconstans. Le même jour est tantôt propice et tantôt funeste.

Heureux celui qui, se réglant sur cette connaissance, honore les dieux, consulte les augures et fuit l'iniquité!

Digitized by Google

THÉOGONIE.

Que les Muses aient les prémices de nos chants. Leur séjour est le sommet divin de l'Hélicon ; leurs pieds délicats s'agitent en cadence autour de la fontaine à l'onde azurée, et de l'autel du puissant fils de Saturne; la tendre fraîcheur de leur teint se ranime dans les flots du Permesse, de l'Olmus ou de l'Hippocrène; leurs pieds infatigables tracent, sur la cime de l'Hélicon, les gracieuses figures d'une danse pleine de charmes. La nuit, elles descendent, voilées d'un nuage, et, dans leur marche mystérieuse, elles déploient l'harmonie de leurs voix brillantes. Elles célèbrent Jupiter né sur le mont Égée, la déesse aux brodequins d'or, Junon, protectrice d'Argos; Minerve, fille de Jupiter; Phébus-Apollon; Diane, fière de son carquois; Neptune qui resserre et ébranle la Terre; l'honorable Thémis, Vénus aux sourcis arqués, Hébé à la couronne d'or, la belle Diane, l'Aurore, le grand Soleil,

la Lune brillante, Latone, Japet, le prudent Saturne, la Terre, le grand Océan, la Nuit ténébreuse, et toute la race auguste des Immortels.

C'est des Muses qu'Hésiode reçut le don des chants. Il gardait ses agneaux, au pied de l'Hélicon. Les filles de Jupiter lui adressèrent ces paroles : « Bergers sauvages, êtres dé-
» gradés, esclaves de vos sens! nous savons
» donner à la fiction les couleurs de la vérité;
» nous savons aussi, lorsque le vrai nous
» plaît, l'exprimer sans mélange. »

Ainsi parlèrent les filles de Jupiter; et elles me permirent de cueillir, sur un laurier fleuri, un merveilleux rameau, symbole du beau langage. Elles m'inspirèrent le désir et le talent divin de chanter ce qui fut et ce qui sera; de célébrer l'origine des Dieux immortels; de consacrer aux Muses le début et la fin de mes chants. Mais pourquoi cette digression sur le chêne et la pierre?

Chantons les Muses : chantons la joie qui pénètre la grande ame de Jupiter, lorsqu'elles révèlent, dans un concert harmonieux, ce qui

est, ce qui fut et ce qui sera. La parole découle de leurs lèvres, comme une source intarissable. Leur douce mélodie répand la joie et le bonheur, dans le palais de Jupiter. Elle fait résonner les sommets neigeux de l'Olympe, séjour des Immortels.

Elles chantent, en unissant leurs voix célestes, l'antique origine des Dieux, fils de la Terre et du Ciel; la naissance de leurs descendans, bienfaiteurs des humains; la gloire de Jupiter, père des Dieux et des Hommes. Dans le début et la fin de leurs chants, elles célèbrent sa grandeur et son empire suprême. Elles dévoilent l'antique origine des Hommes et des indomptables Géans. Le Roi de l'Olympe se complaît dans la douce harmonie de leurs voix.

Honneur aux Muses, ornement de l'Olympe! Elles font oublier les maux et calment les douleurs. Elles naquirent sur la Piérie, des amours de Jupiter et de Mnémosyne, protectrice d'Éleuthère. Neuf fois les ombres de la Nuit dérobèrent aux Immortels les douceurs de cet hymen mystérieux. Et lorsque le Soleil eut fait tourner le cercle des saisons, des mois

et des jours, il vit naître neuf sœurs, qui goûtent, au sein de l'amitié et de l'harmonie, un bonheur sans mélange. Le penchant de l'Olympe est leur fortuné séjour, et le théâtre de leurs danses, où se plaisent les Grâces et Cupidon. Elles célèbrent, dans leurs riantes fêtes, les lois de l'Univers et les vertus des Immortels : leurs accords sont ravissans. Après leur naissance, elles s'avancèrent vers l'Olympe, en déployant la douce harmonie de leurs chants. Les sombres échos de la Terre répétèrent leurs accens, et le bruit cadencé de leurs pas. Elles entrèrent dans le palais céleste. C'est là que leur père, vainqueur de Saturne, tient à la main le foudre étincelant, règle les rangs des Immortels, et leur dispense les honneurs. Il réunit autour de son trône, pour leur faire chanter sa gloire, les neuf Déesses du beau langage : Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, et Calliope, qui tient, parmi ses sœurs, le premier rang, et se plaît dans l'auguste palais des Rois.

Que le sort d'un prince est glorieux, lorsque les muses l'honorent et jettent sur sa naissance

un regard favorable! Elles répandent une douce rosée sur sa langue et font couler de ses lèvres des paroles de miel. Il se fait admirer des peuples et pèse leurs droits dans la balance de la justice. Il parle avec autorité et termine d'un mot leurs longues discussions. Il sait que les rois ne sont institués que pour défendre les intérêts du faible, par les armes de l'éloquence et de la persuasion. Il marche au milieu de la ville, entouré, comme un dieu, d'hommages flatteurs. Il brille au milieu des assemblées; tant les dons des Muses élèvent les mortels! C'est d'Apollon et des Muses que vient le don du chant et de la lyre. Jupiter seul fait les rois.

Heureux le mortel que chérissent les Muses! La douce persuasion découle de ses lèvres. Quelque amère que soit l'affliction d'un infortuné, dès qu'il entend le favori des Muses célébrer la gloire des anciens héros, ou la félicité des habitans de l'Olympe, ses chagrins s'oublient, ses douleurs se dissipent, la blessure de son cœur est refermée par ce baume divin.

Honneur à vous, filles de Jupiter! Donnez à

ma voix le don de plaire. Célébrez l'auguste race des Immortels; chantez ceux qui naquirent de la terre, du ciel étoilé et de la nuit ténébreuse, ceux que renferme le vaste sein de la mer. Chantez l'origine première des dieux, de la terre, des fleuves, de la mer indomptable, des astres étincelans, et du ciel, qui s'étend au-dessus. Chantez leurs descendans, bienfaiteurs des humains. Dépeignez-nous ces dieux se partageant les richesses de l'univers, se dispensant les honneurs, et choisissant pour séjour la croupe sinueuse de l'Olympe. Chantez, Muses qui habitez les palais éternels; remontez à l'origine des êtres; dites-nous quel fut le premier de tous.

Avant tout, fut le Chaos, ensuite parurent la Terre, base éternelle de l'univers; le Tartare, abîme ténébreux de la Terre; et l'Amour, le plus beau des immortels, tyran des dieux et des hommes, qui brise la vigueur du corps et obscurcit les lumières de l'âme. Du Chaos sortirent l'Érèbe et la Nuit. Du mélange amoureux de la Nuit et de l'Érèbe, naquirent l'Éther et le Jour. La Terre produisit d'abord

le Ciel, dont la voûte étoilée devait la couvrir toute entière, et devenir le palais éternel des dieux. Elle produisit les hautes montagnes, qui reçoivent les nymphes dans leurs vallées tapissées de verdure. Elle enfanta encore, par sa seule vertu, la Mer, dont les abîmes sont immenses et les flots indomptables. Ensuite elle admit le Ciel dans sa couche et enfanta le grand Océan, Céus, Créus, Hypérion, Japet, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phébé à la couronne d'or, l'aimable Téthys, et enfin Saturne, signalé par ses artifices, son audace et sa haine contre son père. De la Terre naquirent les Cyclopes : Bronté, Stérope et Argé, prodiges de force et d'insolence, qui donnèrent à Jupiter le tonnerre et forgèrent ses foudres. Semblables, d'ailleurs, aux autres dieux, ils n'avaient qu'un œil qui, s'étendant comme un large cercle au milieu de leur front, les fit appeler Cyclopes. L'adresse, la force et la brutalité éclataient dans toutes leurs œuvres.

De la Terre et du Ciel naquirent trois autres fils : Cottus, Briarée et Gygès Ils avaient une fierté farouche et une stature colossale. Sur

leurs larges épaules, s'élevaient cinquante têtes menaçantes; cent bras invincibles pendaient autour de leurs membres endurcis aux fatigues. Ils étaient forts, violens, farouches, d'une effroyable grosseur, les plus féroces des enfans de la Terre et du Ciel, animés contre leur père d'une haine implacable.

Cependant le Ciel dérobait ses fils à la lumière du jour. Il les plongeait, dès leur naissance, dans les abîmes de la terre, et se complaisait dans cette barbare atrocité. La Terre concentra long-temps dans son cœur un désespoir amer. A la fin, elle imagina un cruel artifice. Elle produisit avec hâte le plus dur des métaux; en fit une large faux, et réveilla l'audace de ses enfans, en leur disant, avec l'accent d'un cœur ulcéré: « Mes enfans, votre » père est dénaturé. Soyez dociles à ma voix, » et nous le punirons de son atroce cruauté. » Il nous a donné l'exemple des plus noirs » attentats. »

Elle dit: et tous ses fils furent saisis de crainte. Aucun d'eux n'osa parler. Mais l'astucieux Saturne se rassura et répondit: « Ma

» mère, je prends sur moi cette vengeance. Il
» n'y a plus de liens entre nous et notre odieux
» père. Il les a tous brisés, par sa cruauté
» barbare. »

Il dit: et la Terre fut transportée de joie. Elle l'aposta dans un lieu secret; lui mit à la main la faux tranchante, et disposa tout pour son cruel artifice. Cependant, le Ciel arriva bientôt, en ramenant la Nuit. Il s'étendit amoureusement sur la Terre, et la couvrit toute entière. Son fils le saisit furtivement de sa main gauche, prit, de sa droite, la faux longue et affilée, lui trancha, d'un seul coup, les organes de la fécondité, et les jeta derrière lui. Mais l'acier tranchant ne put les priver de leur vertu. Toutes les gouttes de sang qui en distillèrent, la Terre les reçut. Et, après la révolution des années, elle enfanta les furies, les géans, couverts d'armes meurtrières, et les Nymphes, que les hommes appellent Mélies.

Cependant, les parties retranchées par un métal cruel, furent jetées du continent dans la mer. Elles furent long-temps le jouet des vagues, et se couvrirent d'une blanche écume.

Une jeune vierge naquit, et fut nourrie, dans ce berceau flottant. Elle se dirigea d'abord vers les rivages de Cythère; ensuite, elle entra dans l'île de Cypre. Sous les pieds délicats de cette jeune immortelle, le gazon s'émaillait de fleurs. Les dieux et les hommes l'appelèrent Aphrodite et Aphrogénie, parce qu'elle naquit dans un berceau d'écume; Cythérée, parce qu'elle entra dans Cythère; Cyprogénie, parce qu'elle aborda aux rivages de Cypre. Elle reçut aussi le nom de Philommédée, qui rappelle son origine. L'Amour et Cupidon se plaisaient autour de son berceau, comme ils se plaisent autour de son trône, dans l'assemblée des dieux. Dès sa naissance, elle fut puissante parmi les dieux et les hommes; elle eut pour son apanage, les secrets du jeune âge, le sourire, les séductions, les charmes de l'amour, le triomphe et les jouissances de la volupté.

Le Ciel, indigné de l'audace impie de ses fils, les appela Titans, et leur prédit que leur sacrilége attentat attirerait sur leurs têtes un châtiment terrible.

La Nuit enfanta la Fatalité odieuse, la noire

Nécessité, la Mort, le Sommeil, la troupe légère des Songes. Elle ne dut sa fécondité qu'à sa propre vertu.

Elle enfanta Momus, le Deuil baigné de larmes, les Espérides, qui cultivent, au-delà de l'Océan, l'arbre aux pommes d'or; les déesses du Trépas, et les Parques, Clotho, Lachésis et Atropos: sœurs cruelles et sans pitié, qui président à la naissance des mortels, leur dispensent le bien et le mal, poursuivent les crimes des dieux et des hommes, et ne mettent de terme à leur redoutable colère, qu'après avoir fait retomber la vengeance sur la tête du coupable.

Enfin, la Nuit funeste enfanta Némésis, fléau des humains, la Séduction, la Volupté, la Vieillesse fatale et la Discorde opiniâtre.

L'odieuse Discorde enfanta la Fatigue, l'Oubli, la Faim, la Douleur baignée de larmes, la Guerre, les Combats, les Meurtres, le Carnage, l'Injure, le Mensonge, l'Équivoque, le Mépris des lois et l'Infortune. Outre ces enfans inséparables, elle enfanta Orcus, impitoyable ennemi de l'homme parjure.

Le premier fils de Pontus fut le sincère et véridique Nérée. On l'appelle le *Vieillard des flots*, parce qu'il aime la vérité et la douceur; respecte les lois; et pratique la justice et la clémence.

De l'union de Pontus et de la Terre, sont issus le célèbre Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto, et Eurybie qui porte dans son sein un cœur de bronze.

De Nérée et de la belle Doris, fille de l'Océan, naquirent les déesses que renferme le sein de la mer: Proto, Eucrante, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétis, Galène, Glaucé, Cymothoé, l'agile Spéo, l'aimable Thalie, la gracieuse Mélite, Eulimène, Agavé, Pasithée, Erato, Eunice aux bras vermeils, Doto, Ploto, Phéruse, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédie, Doris, Panope, la belle Galatée, l'aimable Hippothoé, Hipponoé, aux bras vermeils, Cymodocée, qui, secondée par Cymotolége et la belle Amphitrite, calme la fureur des vagues et les souffles des vents orageux. De Doris naquirent encore Cymo, Eione, l'élégante Halimède, Gloconome, toujours riante, Pontoporie, Liagore, Evagore,

Laomédie, Polynome, Autonoé, Lysianasse, Evarné, qui réunit aux grâces du corps les charmes de l'esprit; la belle Psamathée, la divine Ménippe, Néso, Eupompe, Thémisto, Pronoé, Némertés, dotée des vertus de son père. Telles sont les filles de Nérée, elles sont cinquante, et nul reproche ne saurait les atteindre.

De Thaumas et d'Electre, fille de l'Océan, sont issues la légère Iris, et les harpies, Aello et Ocypète, qui devancent les oiseaux et les souffles des vents, lorsqu'elles traversent les airs sur leurs ailes rapides.

De Phorcys et de Céto naquirent les Grées, Enyo et Péphrédo. Des cheveux blancs, dès leur naissance, leur firent donner le nom de Grées, dans le langage des dieux et dans celui des hommes.

De la même origine sortirent les Gorgones, qui habitent, au-delà de l'Océan, vers le royaume lointain de la nuit, le même séjour que les Espérides. Elles sont trois : Sthéno et Euryale, exemptes de la mort et de la vieillesse, et Méduse, mortelle et victime d'un sort cruel.

Les charmes de Méduse enivrèrent de volupté Neptune, sur le gazon émaillé de fleurs. Dans la suite, sa tête tomba sous le glaive de Persée; et de son sang sortirent Crysaor et le cheval Pégase. L'un tirait son nom des sources de l'Océan, lieu de sa naissance, et l'autre, de l'épée d'or qui brillait à sa main. Pégase abandonna cette contrée fertile en pommes d'or. Il habite le séjour des immortels, et porte à Jupiter les foudres et les éclairs.

De Chrysaor et de Calliroé, fille de l'Océan, naquit Géryon, vainement protégé par trois têtes. Hercule lui arracha la vie dans l'île d'Erythie, et amena ses superbes taureaux à Tirynthe, après avoir tué Eurytion, et le vigilant Orthrus au fond de leur antre ténébreux, au-delà de l'Océan.

De Méduse naquit encore, dans un antre profond, un monstre sauvage, qui ne ressemble ni aux dieux, ni aux hommes, la farouche Echidna. Le haut de son corps est celui d'une gracieuse nymphe, et le bas, celui d'un serpent hideux. Sa longueur est énorme, sa peau, tachée de sang, sa voracité insatiable.

Elle est confinée loin des dieux et des hommes, vers la contrée d'Arimie, dans les flancs obscurs d'un rocher caverneux. C'est dans ce noir repaire qu'elle coule de longs jours, à l'abri de la vieillesse et de la mort.

Typhon, le plus fougueux des vents, épris de ses traits gracieux, lui fit partager son amour, et en eut de farouches enfans. Le premier fut Orthrus, chien fidèle de Géryon. Le second fut Cerbère, gardien d'Adès, monstre vorace, doté par la nature de cinquante têtes, d'une voix d'airain, d'une force invincible, d'une brutalité féroce. Le troisième fut l'Hydre de Lerne, nourrie par Junon, et destinée par elle à devenir l'instrument de sa haineuse vengeance. Elle tomba sous le fer impitoyable du divin Hercule, que secondaient le bras du vaillant Iolaüs, et la sagesse de l'invincible Pallas.

De l'Hydre de Lerne naquit la Chimère, qui réunissait toutes les armes de la férocité : une haleine enflammée, une grosseur énorme, une agilité prodigieuse, la tête et le corps d'une chèvre, l'encolure et le mufle d'un lion, la

queue et la gueule d'un dragon. De sa bouche jaillissaient des torrens de flamme. Elle fut terrassée par Pégase et le vaillant Bellérophon.

Du mélange d'Orthrus et de la Chimère, naquit le Sphinx, si funeste aux Cadméens. Le lion de Némée eut la même origine. Il fut envoyé par Junon dans les fertiles champs de Némée, et répandit la mort et la désolation dans Trétée, Némée et Apesante, jusqu'à ce qu'il fut terrassé par le bras puissant d'Hercule.

Le plus jeune des enfans de Céto et de Phorcys, est le serpent solitaire, qui garde les pommes d'or dans un antre obscur, vers les limites du monde. Tel est le fruit des amours de Céto et de Phorcys.

De Téthys et de l'Océan naquirent les fleuves aux vagues tournoyantes : le Nil, l'Alphée, l'Eridan, le Strymon, le Méandre, l'Ister aux flots limpides, le Phase, le Rhésus, l'Achéloüs aux ondes argentées, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapore, le Granique, l'Asopus, le divin Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïcus aux belles eaux, le large Sangaris, le Ladon, le Parthénius, l'Événus, l'Ardescus, le divin Scamandre.

Les filles de Téthys ne sont pas moins célèbres. Secondées par les Fleuves et le grand Apollon, elles élèvent les enfans des hommes. Tel est l'emploi sacré que reçurent de Jupiter, Pitho, Admète, Ianthe, Electre, Doris, Prymno, la divine Uranie, Hippo, Clymène, Rhodie, Calliroé, Zeuxo, Clytie, Idyie, Pasithoé, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dione, Mélobosis, Thoé, la belle Polydore, la douce Cercéis, Pluto aux beaux yeux, Perséis, Janire, Acaste, Xanthé, Pétrée, Menestho, Europe, Métis, Eurynome, l'élégante Télestho, Criseis, Asia, la séduisante Calypso, Eudore, Tyché, Amphiro, Ocyroé et Styx, qui tient parmi ses sœurs le premier rang.

Des filles de l'Océan et de Tethys, voilà les plus célèbres. Mais il en est beaucoup d'autres. Trois mille Océanides sont répandues, comme un brillant essaim de divinités, sur l'étendue de la terre, et dans la profondeur des lacs.

Non moins nombreux sont les Fleuves bruyans, fils de l'Océan et de Téthys. Nul mortel ne pourrait en citer tous les noms. Chacun d'eux est connu des peuples qu'il abreuve.

Des amours de Théa et d'Hypérion sont issus le grand Soleil, la Lune brillante et l'Aurore, qui éclaire les mortels et les habitans du Ciel.

De Creio et d'Eurybia naquirent le grand Astrée, Pallas et Persé, qui n'eut pas d'égal en sagesse.

Des amours d'Astrée et de l'Aurore, sont issus les vents impétueux, le fougueux Zéphir, le rapide Borée et le Notus : leur origine est divine. Ensuite la déesse matinière enfanta le brillant Lucifer et les Astres, radieuse couronne des cieux.

Styx, fille de l'Océan, s'unit à Pallas par les liens de l'amour, et eut de lui l'Ambition, la Victoire, la Force et la Violence, glorieux satellites de Jupiter. Que ce dieu siége sur son trône ou qu'il plane dans les airs, il a toujours autour de lui, ce brillant cortége. Ainsi l'obtint l'immortelle Océanide, le jour où Jupiter foudroyant réunit tous les dieux dans les palais de l'Olympe. « Dieux immortels, leur dit-il, combattez avec » moi contre les Titans, et aucun de vous ne » perdra, ni sa dignité, ni ses priviléges. Ceux » qui, sous le règne de Saturne, furent mécon-

» nus et dédaignés, obtiendront les rangs et les » récompenses qu'ils méritent. » Aussitôt il vit Téthys, éclairée par les conseils de l'Océan, accourir avec ses enfans autour de son trône éternel. Il la combla de faveurs. Il fit du nom de Styx le serment des dieux, et de ses fils, ses propres satellites. Il fut également fidèle à toutes ses promesses ; car sa puissance est grande et son autorité sans bornes.

Phébé reçut Céus dans ses bras, et de leur étreinte amoureuse sortit la douce et modeste Latone, les délices des dieux et des hommes, aimable dans son berceau, plus aimable dans l'Olympe.

De la même origine sortit Astérie, qui suivit Persé dans son riche palais, avec le titre de son épouse. Hécate, fruit de cette union, obtint de Jupiter, par une faveur signalée, d'étendre son pouvoir sur la terre, la mer et le ciel étoilé. Elle est honorée de tous les dieux. Les pieux mortels invoquent Hécate dans tous leurs sacrifices. Heureux celui dont elle accueille les vœux ! Il bénit, au sein du bonheur, sa puissante protectrice. De toutes les prérogatives par-

tagées entre les fils du Ciel et de la Terre, aucune n'est refusée à Hécate. Elle a conservé, sous l'empire de Jupiter, le riche lot qu'elle obtint, sous les Titans, dans le premier partage. Quoique fille unique d'Astérie, elle n'a ni moins d'honneur, ni moins de puissance sur la terre, le ciel et la mer. Elle en a même davantage, car Jupiter se plaît à l'honorer. Heureux celui qu'elle chérit! Il éprouve sa puissance et son aide. Il se distingue dans les assemblées. S'arme-t-il pour les combats meurtriers, la déesse l'accompagne, pour lui donner la victoire et la gloire. Est-il un des rois qui rendent la justice, elle s'assied à son côté. Paraît-il sur l'arène des athlètes, il ressent la présence et l'aide de la déesse, il déploie sa force et sa vigueur, remporte une victoire facile, et transmet à ses enfans un glorieux héritage. La protection d'Hécate l'accompagne, et lorsqu'il dompte le coursier, et lorsqu'il sillonne la plaine azurée du perfide élément. Hécate, comme le bruyant Neptune, reçoit les vœux du matelot. Elle peut d'un regard lui donner des richesses, et d'un souffle, dissiper celles qu'il voit déjà dans sa main.

Hécate, comme Mercure, peut enrichir le berger. Les bœufs réunis dans les prairies, les chèvres errantes dans de vastes pâturages, les brebis chargées de riches toisons : tous les troupeaux sont sous l'empire d'Hécate. Le nombre en augmente ou diminue selon ses volontés. La fille unique d'Astérie réunit en elle toutes les prérogatives des dieux. Jupiter a confié à ses soins maternels les enfans qui ouvrent les yeux aux rayons de l'Aurore. Elle est le génie tutélaire du jeune âge. Voilà quelle est la gloire d'Hécate.

De Rhéa et de Saturne sortit une glorieuse lignée: Vesta, Cérès, Junon aux brodequins d'or, l'impitoyable Adès, qui habite dans les bas-lieux; le bruyant Neptune, le prudent Jupiter, père des dieux et des hommes, qui fait gronder le tonnerre et trembler la terre immense sur ses larges fondemens.

Cependant Saturne dévorait ses enfans à mesure qu'ils sortaient des flancs sacrés de leur mère. Il craignait d'être dépouillé de sa puissance par un des altiers descendans du Ciel. Car il avait appris de la Terre et du Ciel, qu'il serait vaincu par son fils, et verrait sa force se

briser contre la sagesse de Jupiter. Toujours vigilant depuis cet avis reçu, il épiait la naissance de ses enfans et les dévorait. Rhéa était inconsolable. Sur le point de mettre au monde Jupiter, père des dieux et des hommes, elle conjura la Terre et le Ciel d'imaginer un moyen de cacher la naissance de son fils, et de punir un père assez dénaturé pour dévorer ses propres enfans. Le Ciel et la Terre écoutèrent la prière de Rhéa; ils lui dévoilèrent la destinée de Saturne et de son fils, et lui désignèrent Lycte, ville opulente de la Crète, pour qu'elle y donnât le jour au plus jeune de ses fils : c'était le grand Jupiter. La Crète fut choisie pour être son asile et son berceau. Rhéa se réfugia donc à Lycte, pendant la nuit obscure. Ensuite, prenant son fils dans ses bras, elle alla le cacher dans un antre profond, au milieu des forêts obscures du mont Égée. Elle enveloppa de langes un gros caillou et l'offrit à Saturne. L'antique roi des dieux le reçut et l'engloutit dans ses entrailles. Aveugle qu'il était, il ne soupçonna pas que son fils, trouvant dans ce caillou la sécurité et la victoire, devait un jour lever

contre lui son bras puissant, le détrôner et s'asseoir à sa place!

Cependant, le fils de Rhéa acquit, en peu de temps, de la force et du courage. Et lorsque les années furent accomplies, l'astucieux Saturne, trompé par la finesse de la Terre, et vaincu par son fils, rendit ses enfans à la lumière. La pierre avalée en dernier lieu ressortit la première. Jupiter l'implanta solidement, dans la divine Pytho, aux pieds du Parnasse, afin qu'elle fût un monument du passé, et l'admiration des siècles à venir. Ensuite, il délivra d'une captivité cruelle, les fils du Ciel, victimes de l'orgueil de Saturne. Il reçut d'eux le tonnerre, l'éclair et le foudre étincelant; et trouva dans ces armes, que renfermait la Terre, un moyen d'affermir son autorité sur les dieux et les hommes.

Japet épousa la belle Clymène, fille de l'Océan, et partagea sa couche. Il en eut le magnanime Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'ingénieux et prudent Prométhée, et l'insensé Épiméthée, qui attira tous les maux sur les industrieux mortels, en acceptant une jeune

vierge. Le vigilant Jupiter frappa de son foudre étincelant, l'insolent Ménétius, et le précipita dans l'Erèbe, pour le punir de sa perversité et de sa fierté brutale. Atlas fut condamné à soutenir la voûte large du Ciel, et placé debout, vers les limites de la Terre, non loin des Espérides. Sa tête et ses bras infatigables soutiennent le pesant fardeau que lui imposa Jupiter. Le fils de Saturne entoura de chaînes pesantes l'ingénieux Prométhée, l'étendit sur le sommet du Caucase, et lança sur lui un aigle aux larges ailes. Le foie de Prométhée, rongé par cet oiseau vorace, loin de s'épuiser, s'augmentait autant pendant la nuit, qu'il avait été diminué pendant le jour. Mais le fils de la belle Alcmène tua cet oiseau dévorant et mit un terme à la torture de Prométhée. Ainsi le permit la haute prudence de Jupiter, afin que la gloire d'Hercule fût encore plus grande sur la Terre, nourrice des êtres. Il accorda cet honneur à son fils; quelle qu'eût été jusque-là sa colère contre celui qui avait osé rivaliser avec lui en finesse.

Lorsque les dieux et les mortels, réunis à Micone, terminaient leurs dissentions, Pro-

methée trompa la sagesse de Jupiter. Dans le frauduleux partage d'une victime, il réunit, d'un côté, les parties tendres et grasses, les renferma dans la peau du taureau, et les couvrit des intestins. De l'autre côté, il rassembla les os décharnés, et les cacha sous une brillante enveloppe de graisse. Le père des dieux et des hommes lui dit : « Fils de Japet, le plus » glorieux des princes, quelle injuste inégalité mets-tu dans ce partage ! » A ce reproche, Promethée répondit en souriant, à la pensée de son artifice : « Glorieux Jupiter, le plus » grand des immortels, choisis la portion qui » plaît le plus à ton cœur. » Jupiter ne fut pas la dupe de cette dissimulation; il devina le piége, et prévit dans son esprit les maux qui devaient fondre sur l'humaine race. Il porta sa main puissante sur la portion recouverte d'une enveloppe trompeuse. Son cœur s'indigna et se gonfla de colère à l'aspect de ces os rassemblés par la fourberie. Depuis ce temps, les hommes consument les os de leurs victimes dans les flammes des autels.

Jupiter, courroucé, dit à Promethée : « Fils

» de Japet, tu n'as point d'égal en finesse; » insensé! tu ne mets donc pas de terme à tes » artifices? » Ainsi parla Jupiter, et depuis ce moment il conservait son ressentiment et refusait l'usage du feu aux faibles habitans de la terre. Mais l'intrépide fils de Japet trompa sa vigilance, il déroba l'infatigable élément, dont il cacha l'éclat dans une férule creuse. Le cœur de Jupiter reçut une nouvelle blessure, il fut exaspéré en voyant briller parmi les hommes l'éclat de la flamme. Il voulut balancer par un mal l'utilité du feu. Par son ordre, Vulcain forma d'argile le corps d'une jeune vierge. Minerve embellit ses charmes et ses traits, en les voilant à demi sous les gracieux replis d'une écharpe argentée et d'un merveilleux tissu, ouvrage de ses divines mains. Elle releva sa beauté séduisante par de fraîches guirlandes de fleurs, et mit sur sa tête une couronne d'or, que Vulcain avait travaillée de ses propres mains, pour plaire à Jupiter. L'artiste divin y avait gravé les monstres que nourrissent la terre et la mer. Le nombre en était grand, le dessin gracieux et frappant de

ressemblance; on croyait entendre leurs voix.

Après avoir embelli ce fléau destiné à balancer l'utilité du feu, Jupiter conduisit dans l'assemblée des dieux et des hommes cette jeune vierge, enorgueillie des présens de Minerve. Ils frissonnèrent tous d'étonnement, à l'aspect des appas qui devaient séduire les hommes.

Telle fut l'origine des femmes, sexe timide et funeste, fléau des mortels, compagnes fidèles dans l'opulence, inconstantes dans l'infortune. Elles ressemblent aux avides frelons. Ils n'entrent sous le toit hospitalier de l'abeille que pour doubler le poids de son labeur. Tandis qu'elle travaille tout le jour, jusqu'au soleil couchant, ses blancs rayons de miel, fruit de tant de sueurs, sont la proie de ces lâches parasites. Voilà ce que sont les femmes pour les infortunés humains. Jupiter les leur a données pour doubler le poids de leurs fatigues. Mais la crainte de ce mal fait tomber dans un autre. L'homme qui évite le mariage et les soucis inséparables de la femme, parcourt l'âpre séntier de la vieillesse, sans l'appui

d'une main tendre et amie. S'il vit à l'abri du besoin, à sa mort, d'avides étrangers disputent son bien. De ceux qui tentent la fortune du mariage, l'un obtient une compagne douée d'un esprit sage et d'un cœur aimant : sa vie est une alternative égale de biens et de maux. L'autre s'allie un être fâcheux et intraitable, il verse dans son cœur un poison qui le ronge et le brûle. Son mal est sans remède.

C'est ainsi qu'on ne peut ni tromper Jupiter, ni se soustraire à ses décrets. Le fils de Japet, le bienfaisant Promethée ne put échapper à sa terrible vengeance. Malgré son adresse ingénieuse, il gémit long-temps sous de pesantes chaînes.

Saturne, en voyant Briarée, Cottus et Gygès, leur stature, leurs formes et leur orgueil brutal, frissonna d'étonnement et de haine. Il les chargea de fers et les précipita dans les entrailles de la terre. Ils restèrent long-temps dans cet abîme, base éternelle du monde, concentrant dans leurs cœurs une rage impuissante. Enfin, Jupiter et les autres dieux, fils de Rhéa et de Saturne, les ramenèrent au

séjour de la lumière. Ainsi le leur conseillait la terre. Elle leur dévoila l'avenir et leur prédit qu'avec le secours de ces géans, ils seraient vainqueurs et acquerraient un éternel honneur.

Le combat fut long entre les dieux Titans et les fils de Saturne. Ils se heurtèrent avec une infatigable fureur. Le mont Othrys était le camp des Titans, et l'Olympe, celui des Dieux, bienfaiteurs des humains, fils de Saturne et de Rhéa. Leur lutte opiniâtre durait, sans se ralentir, depuis dix ans. Rien ne pouvait calmer leur haine, ni épuiser leurs forces. De part et d'autre, une vigueur toujours nouvelle éternisait la guerre.

Enfin, Jupiter, pour ranimer ses défenseurs, leur offrit le Nectar et l'Ambroisie. Cette nourriture divine ralluma leur audace, et fit grandir leurs cœurs, dans leurs poitrines généreuses.

« Écoutez-moi, leur dit-il, glorieux fils de la » Terre et du Ciel : voici les paroles que m'ins- » pire mon cœur. Nous disputons la victoire » et l'empire; et le combat a duré de longs » jours, entre les dieux Titans et les fils de » Saturne. Déployez donc toutes vos forces;

» faites sentir à ces rudes ennemis, toute la
» vigueur de vos bras indomptables. Souve-
» nez-vous de la main favorable qui finit vos
» tourmens, brisa vos chaînes, et vous ramena
» au séjour de la lumière. C'est Jupiter qui
» vous a retirés du ténébreux abîme. »

Il dit: et l'invincible Cottus lui fit cette réponse: « Dieu puissant, tu ne dis rien d'in-
» connu pour nous. Nous savons que tu n'as
» d'égal, ni en bonté, ni en sagesse. Tu nous
» as délivrés d'un affreux supplice, puissant
» fils de Saturne. Tu as fermé le ténébreux
» abîme, brisé des liens cruels, et terminé
» d'inexprimables douleurs. Aussi notre ardeur
» sera infatigable, notre dévouement, sans ré-
» serve. Nous t'assurerons l'empire en terras-
» sant les Titans, au milieu du tumulte des
» combats. »

Il dit: et les dieux, bienfaiteurs des humains, approuvent ses paroles. Leurs cœurs sont pénétrés d'une ardeur nouvelle. Dieux, Déesses, Titans, fils de Saturne, tous s'élancent au combat avec la même ivresse. Mais ceux que Jupiter a ramenés au jour, font

éclater un courage impétueux et une bouillante audace. Chacun d'eux étale avec orgueil de larges épaules, cent bras indomptables, cinquante têtes menaçantes, des membres endurcis aux fatigues. Ils affrontent les Titans avec des fronts armés de férocité, et des mains chargées d'énormes rochers. Les Titans serrent, avec la même assurance, leur phalange inébranlable. De part et d'autre, on déploie toutes les ressources de l'audace et de la violence. Un bruit lugubre parcourt l'immensité de la mer, et les échos mugissans de la terre. La voûte large du Ciel craque et oscille avec fracas. L'Olympe balance sa tête altière, la base en est ébranlée par le choc des Immortels. La fougue de leurs assauts, l'impétuosité de leur poursuite, prolongent jusqu'au fond du noir Tartare, de violentes secousses. Leurs traits sifflent dans les airs, et se croisent dans tous les sens. La voûte étoilée répond par de bruyans éclats, à leurs cris de fureur et d'audace.

Enfin, Jupiter ne contient plus son courroux; il laisse éclater la fureur accumulée dans son âme, et déploie toutes les ressources de sa

vengeance. Il part des hauteurs du Ciel et de l'Olympe ; il s'élance précédé d'un torrent d'éclairs. Les foudres jaillissent, de tous côtés, de sa main étincelante. Les éclats de tonnerre, les tourbillons de flamme, se succèdent sans interruption. La Terre, mère des êtres, s'enflamme en pétillant. Un vaste embrasement s'étend, avec une bruyante fureur, dans la profondeur des forêts. La chaleur calcine la terre, fait bondir les flots de la mer, et enveloppe les Titans d'une atmosphère embrasée. La flamme déroule dans les airs ses vagues mugissantes. Les ennemis de Jupiter sont aveuglés par l'éclat dévorant des éclairs et des foudres. Le vide des airs n'est qu'une immense fournaise. Il offre l'aspect, il fait entendre les longs éclats du Ciel et de la Terre, se ruant l'un sur l'autre, se heurtant avec violence et confondant leurs ruines. C'est ainsi que le combat des Dieux retentissait dans l'espace. Tous les vents déchaînés roulaient, avec un bruyant tumulte, les clameurs, la poussière, les tonnerres, les éclairs et les foudres; et les ruaient confondus, entre les deux armées. Au

milieu de ce fracas effroyable se déploya, pendant long-temps, ce que la haine a de plus violent, ce que la rage a de plus fougueux.

A la fin, le combat se ralentit. Jusque-là les deux partis avaient prolongé avec la même ardeur, l'attaque et la défense. Cottus, Briarée et Gygès, s'élancèrent au premier rang, firent succéder les rochers aux rochers, couvrirent les Titans d'une ombre funèbre, brisèrent leur force et leur audace, et les précipitèrent au-dessous de la terre. Ils les attachèrent avec de pesantes chaînes, dans un abîme aussi distant de la terre, que la terre l'est du ciel. Car telle est la profondeur du ténébreux Tartare. Une enclume d'airain tombant du ciel, roulerait neuf nuits et neuf jours, et arriverait le dixième sur la terre. Une enclume d'airain tombant de la terre, roulerait neuf nuits et neuf jours, et arriverait le dixième dans le Tartare. L'abîme est fermé par un rempart d'airain; et la nuit en entoure trois fois l'enceinte, de ses voiles sombres. Au-dessus, sont les bases éternelles de la terre et de la mer. Les Titans, ensevelis dans d'épaisses ténèbres, sont retenus par la volonté de

Jupiter, dans ce hideux séjour. Il n'est point d'issue pour eux. Ils sont entourés, de tous côtés, par des barrières inébranlables. Devant la porte d'airain, construite par Neptune, veillent Cottus, Gygès, et le fier Briarée, gardes du puissant Jupiter. De ces profondeurs sortirent, dans l'origine des temps, la Terre pesante, le Tartare ténébreux, la Mer inépuisable et le Ciel étoilé. Là, sont les limites du monde, lieux infects et hideux, abhorrés même des immortels, espaces vides et sans bornes. Un homme tombé dans cet abîme, errerait un an entier, sans trouver un point d'appui. Il serait ballotté, comme un faible jouet, par des tempêtes contraires. Les dieux mêmes redoutent ce chaos, séjour odieux où sommeille la Nuit, dans un océan de nuages. Devant cette large ouverture, le fils de Japet soutient le ciel sur ses épaules infatigables.

C'est là que le Jour et la Nuit se saluent et se croisent, en franchissant le large seuil d'airain. L'un entre et l'autre sort. Ils ne sont jamais ensemble dans cette enceinte. Tandis que l'un s'étend au-dehors et tourne autour de la terre,

l'autre reste dans l'intérieur, attendant que l'heure de son départ soit arrivée. Tandis que le Jour verse sur les mortels, la douce lumière, la Nuit funeste, voilée de nuages, tient dans sa main le Sommeil, frère de la Mort.

Là, reposent les enfans de la Nuit, le Sommeil et la Mort, tristes divinités que le soleil n'échauffe jamais de ses rayons, ni lorsqu'il s'élève dans le ciel, ni lorsqu'il redescent de la voûte azurée. Le Sommeil, parcourant la terre et la plaine de la mer, verse sur les mortels le silence et le repos. La Mort est aussi dure que le marbre des tombeaux; son cœur est d'airain; elle saisit l'homme et ne le relâche plus; elle est abhorrée même des dieux.

Là, s'élève le bruyant palais d'Adès et de la chaste Proserpine. A la porte veille un chien dressé à une ruse cruelle. Il caresse ceux qui entrent, par la perfide souplesse de sa queue et de ses oreilles; mais il ne les laisse point sortir; il les épie et, dès qu'il les voit hors du seuil, il les dévore.

C'est là qu'habite une divinité haïe des immortels, la redoutable Styx, fille aînée de

l'Océan aux ondes rétrogrades. Elle vit solitaire dans un antre couvert d'énormes rochers, et soutenu par des colonnes d'argent prolongées jusqu'au Ciel. Rarement la fille de Thaumas, la légère Iris, plane sur la plaine liquide, lorsque la Discorde lève sa tête altière parmi les immortels. Alors Jupiter, pour découvrir le trompeur, envoie sa messagère vers cet antre lointain, puiser, dans une coupe d'or, l'eau du grand serment. Cette eau distille de la cime glacée de rochers inaccessibles. La dixième partie des eaux de l'Océan abandonne son lit, et roule pendant la nuit obscure, jusqu'au-dessous de la terre. Tandis que ce fleuve, se repliant sur lui-même, embrasse neuf fois la terre avant de se jeter dans le sein de la mer, la dixième partie de ses eaux va couler sur les flancs de la roche Stygienne. Lorsqu'un immortel commet un parjure, en épanchant cette onde redoutable, il tombe aussitôt sans mouvement. Il ne goûte plus le nectar ni l'ambroisie. Étendu, sans souffle ni voix, sur un lit funèbre, il reste enveloppé d'une funeste léthargie. Au bout d'un an, à ce sommeil de mort, succède un autre

châtiment, suivi de supplices encore plus cruels. Pendant neuf ans, il vit isolé, ne paraissant ni aux assemblées, ni aux banquets des dieux. Enfin, la dixième année, il reprend son rang et sa place dans les palais de l'Olympe. C'est ainsi que les dieux jurent par l'onde Stygienne, qui sourd dans ces lieux âpres et sauvages, d'où sortirent, dans l'origine des temps, la Terre pesante, le Tartare ténébreux, la Mer inépuisable et le Ciel étoilé. Là sont les limites du monde, lieux infects et hideux, abhorrés même des immortels.

Les portes de cet abîme sont d'airain. Le seuil est affermi sur des fondemens larges et éternels. Ces barrières retiennent les Titans, loin du séjour céleste, au fond du ténébreux chaos. Non loin de là, vers les bases de l'Océan, veillent les défenseurs de Jupiter, Cottus et Gygès. Briarée est devenu le gendre de Neptune, en épousant sa fille, Cymopolie.

Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, de la Terre et du Tartare, unis par les douces étreintes de Vénus, naquit Typhon. C'était un dieu redoutable. Ses bras ne connurent jamais

de résistance, ni ses pieds, de fatigue. Sur ses larges épaules se hérissaient cent têtes de dragon; ses langues menaçantes vibraient avec rapidité; ses yeux étaient étincelans; et de toutes ses têtes jaillissaient des regards, comme des traits de flamme. De ces cent gueules béantes sortaient les accens les plus divers : c'était, tour à tour, un langage intelligible aux dieux, les sourds beuglemens d'un taureau exaspéré de rage, les rugissemens sauvages d'un lion féroce. Tantôt les abois d'un chien frappaient l'oreille étonnée; tantôt les sifflemens aigus d'un serpent bondissaient, d'écho en écho, sur les lointaines montagnes.

Typhon, dès sa naissance, allait devenir le tyran des dieux et des hommes; mais Jupiter prévint ce désastre par sa haute sagesse. Il saisit son tonnerre, et ébranla, par de bruyans éclats, la voûte large des cieux, la mer, les vagues roulantes de l'océan, et les abîmes du monde. Il s'élança de son trône. L'Olympe secoua sa tête altière; la terre poussa de profonds gémissemens. Les feux du tonnerre et des éclairs, les flammes des trombes et de la foudre,

descendirent jusqu'au fond des abîmes, et pénétrèrent la terre, le ciel et le vaste sein de la mer. Les flots, soulevés par le tumulte de l'Olympe, se heurtèrent et se brisèrent avec fracas. Adès assis sur un trône, au milieu des morts, et les Titans, rangés autour de Neptune, au-dessous du Tartare, entendirent en frissonnant les longs éclats des élémens confondus; tant le tumulte était épouvantable!

Après que Jupiter eut ainsi recueilli les forces de sa vengeance, et préparé ses armes, le tonnerre, l'éclair et la foudre étincelante, il s'élança de l'Olympe, frappa son monstrueux ennemi, et couvrit d'un déluge de flammes, ses cent têtes menaçantes. Le dragon, atteint par les coups multipliés de la foudre, tomba tout mutilé; et la terre en poussa un triste gémissement.

Typhon, vomissant des flammes de sa poitrine foudroyée, était étendu sur les flancs rocheux d'une montagne aride, théâtre de sa défaite. Tout à l'entour, la terre, pénétrée par les feux célestes, se liquéfiait comme l'étain qu'une main nerveuse fait circuler dans le

creuset brûlant, ou comme le fer, le plus dur des métaux, lorsque tous les efforts de Vulcain se concentrent sur lui, dans l'antre d'une montagne, et le font ruisseler, comme l'eau, dans le sein de la terre. C'est ainsi que la terre se fondait par les feux dévorans de la foudre. Jupiter, indigné, précipita son ennemi dans les gouffres du Tartare.

De Typhon est issue la race indomptable des vents fougueux. Mais Borée, le Notus et le rapide Zéphir, destinés à servir les hommes, tirent leur origine des dieux. Les autres se déchaînent follement sur la mer, s'engouffrent dans les flots entr'ouverts, et s'abandonnent aux transports d'une rage funeste. Tantôt ils se livrent des luttes violentes, dispersent les vaisseaux, et submergent les matelots. Malheur à l'homme qui se rencontre sur leur passage destructeur! Tantôt ils fondent sur la campagne fleurie, dévastent les travaux du faible laboureur, et ne laissent après eux, que des tourbillons de poussière et de tristes débris.

Lorsque les dieux eurent gagné sur les Titans, la victoire et l'empire du monde, ils

élurent, d'après les conseils de la Terre, pour chef et pour roi, le vigilant Jupiter. Le nouveau souverain leur dispensa les honneurs avec équité. Il épousa d'abord Métis, qui surpassait en lumières, les dieux et les hommes. Lorsque cette première épouse fut sur le point de donner le jour à la belle Minerve, Jupiter la trompa finement par de douces paroles, et la renferma dans ses propres entrailles. C'est le conseil que lui avaient donné le Ciel et la Terre, afin d'empêcher que le pouvoir absolu ne passât des mains de Jupiter, entre celles d'un autre dieu. Car de Métis devaient naître des enfans d'une haute sagesse: d'abord une déesse, la belle Tritogénie, l'égale de son père en force d'âme et en prudence, ensuite un dieu, destiné à régner sur les hommes et sur les immortels, et qui devait les surpasser tous en courage. Mais Jupiter prévint la fécondité de Métis; il la renferma dans ses entrailles, afin d'apprendre d'elle le bien et le mal.

Thémis, seconde épouse de Jupiter, mit au jour les Heures, Eunomie, la Justice, la Paix; divinités bienfaisantes qui répandent la fécon-

dité dans les champs des humains. Elle fut aussi mère des Parques, Clotho, Lachesis et Atropos. Ces trois sœurs, chargées par Jupiter d'un ministère auguste, dispensent aux mortels le bien et le mal.

De Jupiter et d'Eurynomie, la plus belle des Océanides, naquirent les trois Grâces, Aglaé, Euphrosine et Thalie. De leurs tendres paupières découle une langueur voluptueuse ; leurs regards pénètrent les cœurs, comme les traits de l'amour.

Cérès reçut aussi Jupiter dans sa couche, et lui donna la belle Proserpine, qu'Adès enleva des bras de sa mère, et obtint du puissant roi des dieux.

Des amours de Jupiter et de la belle Mnémosyne sont issues les neuf Muses, déesses des chants et des joyeux banquets.

Apollon et Diane, les plus beaux des immortels, sont issus de Latone et de Jupiter.

Enfin, la dernière épouse de Jupiter fut la belle Junon, qui devint mère d'Hébé, de Mars et d'Ilithye.

De la tête de Jupiter sortit Tritogénie, déesse

auguste et redoutable, qui aime le tumulte, les camps, la fatigue, les cris de courage, les guerres et les combats.

Junon, faisant éclater son dépit jaloux, enfanta par sa seule vertu, Vulcain, le plus industrieux des habitans du ciel.

D'Amphitrite et du bruyant Neptune naquit Triton, dieu fort et redoutable, qui repose au fond des mers, dans les riches palais de son père et de sa mère.

De Vénus et de Mars naquirent d'abord la Terreur et la Crainte, divinités redoutables, qui suivent les traces sanglantes de leur père, et dissipent les plus fortes phalanges. De la même origine sortit Harmonie, destinée au magnanime Cadmus.

Jupiter eut de Maïa, fille d'Atlas, le glorieux Mercure, messager des dieux; et de Sémélé, fille de Cadmus, le joyeux Bacchus. Sémélé, née mortelle, partage aujourd'hui l'immortalité de son fils.

Alcmène reçut dans ses bras Jupiter, et devint mère d'Hercule.

Le célèbre Vulcain eut pour épouse Aglaé,

la plus jeune des Grâces; et Bacchus, la fille de Minos, Ariadne, laquelle reçut de Jupiter l'immortalité et une éternelle jeunesse.

Hercule, après avoir terminé ses travaux, épousa, dans l'Olympe, Hébé, fille de Jupiter et de Junon. Héros fortuné, après de glorieux exploits, il jouit d'un bonheur inaltérable et d'une éternelle jeunesse!

Le Soleil eut de Perséis, fille de l'Océan, Circé et le roi Aétès.

Aétès, fils du Soleil, épousa Idye, fille de l'Océan, le plus grand des fleuves. La belle Médée fut le fruit de cette union formée sous les auspices de Vénus.

Adieu, à vous, habitans de l'Olympe; adieu, îles, continens; adieu, vastes gouffres de la mer.

Muses, filles de Jupiter, ornement de l'Olympe, déesses du beau langage, chantez les immortelles qui reçurent des hommes dans leur couche sacrée, et leur donnèrent des fils égaux aux dieux.

Cérès répondit aux désirs amoureux du héros Jasius, dans les champs de la Crète trois fois sillonnés par la charrue. D'elle naquit le

bienfaisant Plutus, qui, toujours errant sur la terre et sur la croupe large de la mer, traîne la bonne fortune à sa suite, et enrichit celui que le hasard amène sur ses pas.

Harmonie, fille de Vénus, eut de Cadmus, roi de Thèbes, Ino, Sémélé, Polydore, Agavé, et Autonoé destinée au célèbre Aristhée.

De Calliroé, fille de l'Océan, et du vaillant Chrysaor, unis par les nœuds que forme Vénus, naquit Geryon, le plus terrible des mortels. Hercule lui enleva la vie et ses superbes taureaux, dans l'île d'Érythie.

L'Aurore eut de Tithon, le belliqueux Memnon, roi des Éthiopiens, et le puissant Emathion.

De l'Aurore et de Céphale naquit Phaéton, que l'éclat de sa beauté égalait aux dieux. A peine la fleur du premier âge brillait sur ses joues, à peine son cœur s'épanouissait aux tendres joies de l'adolescence, lorsque Vénus l'enleva, dans un char aérien, et le plaça dans ses temples, pour y veiller la nuit, comme un génie céleste.

Jason épousa la fille du glorieux Aétès,

Médée, que les dieux lui destinaient. Il l'obtint de son père, en surmontant les obstacles cruels qu'opposait à son amour, la fierté farouche d'un prince barbare. Après ces rudes épreuves, le fils de Jason plaça la jeune vierge sur son agile vaisseau, et alla jouir dans Jolchos, de sa belle conquête. De ce couple assorti par l'amour, naquit un fils, Médéus, que Chiron, fils de Philliris, éleva sur les flancs des montagnes. Ainsi s'accomplissait la volonté de Jupiter.

Les filles du vieux Nérée cédèrent aussi à l'amour des mortels. Psamathée, amante d'Éaque, fut mère de Phocus. Thétis aux pieds d'argent, épouse de Pélée, mit au jour Achille, qui ne connut jamais ni la crainte ni la défaite.

La belle Cythérée devint mère d'Énée, après avoir cédé à l'amoureuse ivresse d'Anchise, dans les sombres forêts dont l'Ida couronne sa croupe sinueuse.

Circé, issue du fils d'Hypérion, admit dans sa couche amoureuse, le laborieux Ulisse, et eut de lui Agrius, Latinus et Télégon. Ces trois glorieux frères régnèrent dans les îles lointaines, sur les célèbres Tyrréniens.

Des amours d'Ulisse et de la belle Calypso naquirent Nausithoüs et Nausinoüs.

Telles sont les déesses qui s'unirent aux mortels, et donnèrent le jour à des héros égaux aux dieux.

Célébrez maintenant la gloire des mortelles, déesses du beau langage, Muses de l'Olympe, filles de Jupiter, né sur le mont Égée.

LE BOUCLIER D'HERCULE.

Alcmène, fille du belliqueux Electryon, quitta son palais et sa terre natale, pour suivre à Thèbes, le vaillant Amphitryon. Elle se distinguait de toutes ses compagnes, par sa taille et sa beauté. Pour les qualités de l'esprit, elle n'avait point de rivale parmi les filles des hommes. Sa tête gracieuse et ses noires paupières respiraient la volupté, comme celles de la belle Vénus. Cette femme accomplie honorait son époux, comme jamais ne le fit la fidèle compagne d'un homme. Cependant ce fut après avoir tué le père d'Alcmène, en lui disputant ses taureaux, qu'Amphitryon alla implorer l'hospitalité des belliqueux Cadméens. Là, vivant auprès de sa chaste compagne, il se consumait d'amoureux désirs. Car il ne devait point partager sa couche virginale, avant d'avoir vengé la mort de ses frères, et livré aux flammes la patrie des Taphiens et des Téléboëns. Telle était la promesse d'Amphitryon,

et les dieux en étaient les témoins. Pour ne pas encourir leur colère, il se hâta de remplir ce devoir sacré. La passion des combats et des hasards entraînait à sa suite les intrépides Phocéens, les Locriens hérissés de lances, et les cavaliers Thébains qui faisaient mugir leurs boucliers, de leurs souffles brûlans. Le fils d'Alcée marchait avec orgueil à la tête de cette ardente jeunesse.

Cependant le vigilant Jupiter conçut le dessein de susciter un vengeur aux dieux et aux industrieux mortels. Il descendit donc de l'Olympe, afin de surprendre, par un amoureux larcin, les faveurs de la belle Alcmène. Il traversa légèrement le Typhaon, et s'arrêta sur la cime du Phicius, pour méditer son dessein. La nuit qui vit Jupiter entrer dans la couche d'Alcmène, et accomplir ses vœux, vit aussi le belliqueux Amphitryon, sorti vainqueur de sa grande entreprise, rentrer dans son palais. Loin de ce héros la pensée de visiter ses champs ou ses troupeaux, avant d'embrasser son épouse! Son amour était trop impatient. Ce qu'éprouve un malade échappé aux dangers d'une douleur

cruelle, ce qu'éprouve un captif délivré d'une chaîne pesante, Amphitryon l'éprouva lorsque, après de périlleuses fatigues, il rentra, plein de joie et d'amour, dans son heureux palais. Il passa la nuit dans les chastes étreintes d'une épouse adorée, s'enivrant à la coupe de la belle Vénus.

Pressée dans les bras d'un dieu et d'un héros, la princesse Thébaine mit au jour deux jumeaux, qui n'eurent de commun que le titre de frère. L'un, bien supérieur à l'autre, était fort et intrépide : c'était le redoutable Hercule, fils de Jupiter, roi des sombres nuages. L'autre était Iphiclès, fils du vaillant Amphitryon. Frères bien différens, l'un eut pour père un homme mortel, l'autre, le puissant fils de Saturne, l'arbitre souverain des dieux.

Ce fut ce fils de Jupiter qui tua Cygnus, audacieux fils de Mars. Il le rencontra dans l'enceinte sacrée d'Apollon, lui et son père, dévoré par la soif des combats. Leurs armes avaient l'éclat éblouissant de la flamme. Ils étaient sur un char. Leurs chevaux légers déchiraient de leurs pieds, le sol retentis-

sant. Des tourbillons d'une épaisse poussière étaient fendus dans tous les sens, par les élans de leur course fougueuse. Un bruissement roulant suivait la volubilité des roues et l'essor des coursiers. Cygnus se réjouissait, dans l'espoir de faire tomber sous ses coups Hercule et son écuyer, et de les dépouiller de leurs armes. Mais Apollon, loin d'écouter ses vœux, excita contre lui l'invincible fils de Jupiter. L'autel d'Apollon et l'enceinte sacrée resplendissaient de l'éclat du dieu des combats et des éclairs de ses armes. Les yeux de Mars étincelaient comme la flamme. Quel mortel eût pu soutenir son aspect menaçant, si ce n'est Hercule, et le glorieux Iolaüs? Mais ces deux héros avaient une force invincible; des bras indomptables descendaient, de leurs épaules, sur leurs membres endurcis aux fatigues.

Alors Hercule adressa ces paroles à Iolaüs: « Vaillant Iolaüs, le plus chéri des hommes, » Amphitryon s'était rendu coupable envers les » immortels habitans de l'Olympe, lorsqu'il vint » dans l'opulente ville de Thèbes, et qu'il aban- » donna les murs de Tyrinthe. Il avait tué Elec-

» tryon, en lui disputant ses superbes taureaux.
» Il demanda l'hospitalité à Créon et à la mo-
» deste Hénioche. Il en obtint un accueil favo-
» rable, tous les secours dus aux supplians,
» et, de plus, une tendre affection. Il vécut
» ainsi dans la prospérité, avec la belle Elec-
» tryonie, son épouse. Lorsque les temps furent
» accomplis, nous sortîmes de cette tendre
» union, ton père et moi, frères bien diffé-
» rens l'un de l'autre, par les qualités du corps
» et par celles de l'âme. Ton père, privé de
» sa raison par la colère de Jupiter, abandonna
» sa maison et ses parens, pour servir l'injuste
» Eurystée. Insensé qu'il fut! Sa faute lui a
» coûté bien des larmes; mais elle est irrépa-
» rable. Pour moi, je suis condamné par le
» sort, à de rudes travaux. Courage donc,
» vaillant ami! Prends les rênes brillantes de
» nos impatiens chevaux; conçois une noble
» confiance, et lance droit devant toi, le char
» rapide de nos agiles coursiers. Ne crains ni
» la fureur de l'homicide Mars, ni les cris sau-
» vages de son audace, ni le tumulte dont il
» remplit le bois sacré d'Apollon. Quoiqu'il

» ne soupire quaprès les combats, il en sera
» rassasié. »

L'intrépide Iolaüs lui répondit: « Héros chéri,
» quel vif intérêt prennent à ton honneur le
» père des dieux et des hommes, et Neptune,
» vigilant défenseur de Thèbes, son séjour
» préféré! Qu'il est grand et terrible l'adver-
» saire qu'ils suscitent à ta valeur pour immor-
» taliser ta gloire! Hâtons-nous, revêts tes
» armes invincibles, afin que notre char joigne
» au plutôt celui de Mars, et que le combat
» s'engage. Ni le fils de Jupiter, ni celui d'Iphi-
» clès ne connaissent la crainte. C'est à lui de
» trembler à l'aspect des deux descendans
» d'Alcée. Ils courent à lui, impatiens de livrer
» une sanglante lutte. Ces jeux ont pour nous
» plus d'attraits que les festins. »

Ces paroles firent sourire Hercule, et portèrent la joie dans son âme : elles répondaient à sa valeur. « Iolaüs, s'écria-t-il, héros aimé
» de Jupiter, l'heure du combat a sonné, la
» lutte sera violente. Rappelle toute ta valeur;
» lance le grand Arion à la noire crinière; fais-
» lui déployer son agile souplesse; et seconde-
» moi de tous tes efforts. »

Il dit: et mettant ses cuissards d'orichalque, riche présent de Vulcain, il en réunit les brillantes agrafes. Il revêtit sa poitrine d'une cuirasse d'or artistement travaillée. Pallas, fille de Jupiter, la lui avait donnée, lorsqu'il partit pour exécuter ses rudes travaux. Il couvrit ses épaules d'un fer impénétrable. Il plaça sur sa poitrine, le baudrier qui soutenait le carquois derrière son bras. Au dedans, étaient des flèches redoutables, mères du silence et de la mort. La pointe en était dégouttante de pleurs et portait l'odieux trépas; le milieu était long et poli, et l'extrémité ombragée par la sinistre dépouille d'un noir vautour. Il saisit sa longue pique, couronnée d'un large fer. Le casque dont il couvrit sa tête généreuse, était d'un acier impénétrable, et s'ajustait avec grâce à ses tempes divines.

Enfin, il couvrit son bras d'un bouclier rayonnant de mille couleurs. Nulle atteinte ne pouvait ni percer, ni fausser ce merveilleux ouvrage. Sur tout le contour, l'émail, l'ivoire et l'électre nuançaient leurs douces couleurs, et relevaient l'éclat éblouissant de l'or. Des lames

d'azur se repliaient sur les bords. Au milieu se déroulait un effroyable dragon, que l'on ne saurait dépeindre. Il tournait en arrière ses regards enflammés; ses dents, pressées dans sa gueule béante, hérissaient en saillie leurs pointes d'une blancheur effrayante. Sur son front farouche, voltigeait la sanglante Discorde, qui souffle la fureur des combats : elle aveuglait sans pitié les insensés qui affrontaient le fils de Jupiter. Leurs âmes tombaient dans l'obscure prison d'Adès; et leurs os, dépouillés de chairs par la corruption et la chaleur du soleil, noircissaient la terre de hideux débris.

Sur ce bouclier, la Fuite, la Poursuite, le Tumulte, la Peur, le Carnage, la Discorde, la Confusion, s'agittaient comme un tourbillon de flammes. Le Destin tenait dans sa main meurtrière, un blessé, un mort, un guerrier plein de vigueur, et les traînait par les pieds, au milieu de la mêlée. A son épaule, pendait un vêtement souillé de sang humain. La rage était dans ses yeux, et des cris de mort, dans sa bouche.

Douze monstrueux serpens présentaient

leurs gueules béantes, et glaçaient d'épouvante ceux qui affrontaient le fils de Jupiter. Leurs dents se choquaient avec fracas, lorsque ce héros combattait. Ces merveilles étaient distinctement représentées. Des taches parsemaient les dos azurés de ces dragons farouches. Leurs gorges avaient une teinte noirâtre.

Des sangliers et des lions se regardaient, se gonflaient de rage, et s'élançaient les uns sur les autres; ils combattaient en bon ordre, avec un courage inébranlable; leurs poils se hérissaient. A terre gisaient un lion et deux sangliers. Ils étaient morts; un sang noir ruisselait autour d'eux. Les deux sangliers restaient étendus sous les griffes des farouches lions. Cet aspect, redoublant la rage des uns et la fureur des autres, prolongeait cette lutte acharnée.

D'un côté, paraissaient les belliqueux Lapithes: Cénée, Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalérus, Prolochus, Mopsus, fils d'Ampyce; Titarésius, fils de Mars; Thésée, fils d'Egée, égal aux immortels. Ces guerriers étaient d'argent, et leurs armes étaient d'or. De l'autre

côté, étaient les Centaures rangés en bataille : le grand Pétrée, l'augure Asbolus, Arctus, Ourée, Mimas le chevelu, les deux Peucides, Périmédée, Dryalus. Ces guerriers étaient d'argent; ils tenaient à leurs mains des armes d'or. Ils combattaient comme s'ils eussent été vivans; leurs piques et leurs longues javelines se croisaient en frémissant.

Auprès des chevaux de Mars, gravés sur l'or, paraissait ce dieu lui-même, dans une attitude menaçante, la main armée d'une lance, suivi de nombreux guerriers, élevé sur un char, noirci de sang; il dépouillait des vaincus. Auprès de lui étaient la Crainte et la Terreur, impatientes de s'élancer dans la mêlée. Non loin, la fille de Jupiter, l'invincible Tritogénie, semblait vouloir prendre part au combat. Une pique armait sa main, une triple aigrette ornait son casque, l'égide couvrait son épaule. Elle s'avançait vers la mêlée sanglante.

Des immortels, réunis en chœur, entouraient le fils de Latone, et cadençaient leurs pas, sur les accords de sa lyre d'or.

Le palais de l'Olympe laissait voir ses riches

portiques, et les dieux entourés de bonheur et de magnificence. Les Muses commençaient à chanter; on croyait entendre leurs voix mélodieuses.

Un port s'ouvrait au bord de la mer indomptable; l'étain le plus pur en formait le contour gracieux, et imitait la mollesse des vagues soulevées. Épars au milieu des flots, des dauphins poursuivaient d'autres poissons. Deux dauphins haletaient à la surface de l'eau, en dévorant leur proie muette. Devant eux, fuyaient des poissons d'airain. Un pêcheur, debout sur le rivage, épiait leurs mouvemens. Il tenait sur son bras un large filet, et semblait le lancer.

Le belliqueux fils de la belle Danaé était légèrement suspendu au-dessus du bouclier, et ne l'effleurait pas même de ses pieds. Prodige incroyable! Il n'avait aucun soutien; tant l'or devenait maniable et docile entre les mains de l'ingénieux Vulcain! Persée avait à ses pieds de légères talonnières, et sur son épaule, un baudrier noir qui soutenait une épée d'or. Il volait comme la pensée. Il portait sur ses larges épaules, la tête monstrueuse de la Gorgone, dans

un réseau d'argent, d'où pendaient de brillantes franges d'or. Le casque d'Adès protégeait ses tempes, et l'entourait d'une nuit impénétrable. Le fils de Danaé fuyait à pas précipités, en frissonnant d'horreur. Sur ses traces, s'élançaient les féroces Gorgones, impatientes de le saisir. Le solide métal, vibrant sous leurs pieds, faisait entendre un murmure sombre et entrecoupé par des cris aigus et éclatans. Deux dragons pendaient à leurs ceintures, et relevaient leurs têtes. Leurs langues vibraient avec vivacité, leurs dents se heurtaient, leurs regards respiraient la férocité. Sur les têtes des Gorgones s'agitait l'affreuse Peur.

Non loin de là se livrait un combat d'hommes, hérissés d'armes meurtrières. Les uns faisaient à leur patrie et à leurs familles, un rempart de leurs corps. Les autres s'acharnaient à la destruction d'une nation ennemie. Les morts étaient nombreux; les combattans l'étaient davantage. Les femmes, placées sur de hautes tours, jetaient des cris aigus, et se défiguraient le visage avec leurs ongles. L'industrieux Vulcain leur avait donné la vie. Les vieillards,

retenus par les glaces de l'âge, étaient groupés devant les portes. Ils levaient les mains vers le ciel, et tremblaient pour leur fils, qui soutenaient le combat.

Au milieu des guerriers, des furies livides entrechoquaient leurs dents blanches. Le frisson de la rage faisait clignoter leurs yeux hagards, et vibrer leurs bras souillés de meurtres. Elles se disputaient les morts, et s'enivraient d'un sang noir. Dès qu'elles avaient saisi une victime, morte ou blessée, elles l'étreignaient de leurs ongles longs et crochus, précipitaient son âme dans le Tartare, épuisaient son sang avec avidité, et jetaient ses membres glacés derrière leur dos. Ensuite elles s'élançaient, avec une ardeur nouvelle, au milieu de la mêlée sanglante. A leur tête paraissaient Clotho et Lachésis. Atropos avait moins de taille. Cependant elle se distinguait des autres, et tenait le premier rang. Les furies se livraient un rude combat, sur un cadavre sanglant. Elles se lançaient des regards de fureur, et se déchiraient de leurs ongles d'airain.

Auprès du combat paraissait le Deuil, souf-

freteux, étique, blême, desséché, chancelant d'inanition sur ses genoux enflés. Ses ongles étaient longs; ses narines, salies d'une humeur dégoûtante; ses joues, sillonnées de sang. Il grinçait des dents, et humectait de larmes la poussière qui le couvrait.

Là, s'élevait une ville flanquée de hautes tours; sept arcs de triomphe en couvraient les portes éclatantes d'or. Dans l'enceinte des murs régnaient les jeux, les danses et les plaisirs. Une jeune vierge s'avançait, sur un char magnifique, vers son futur époux. Elle était entourée de toute la pompe d'un brillant hyménée. Un grand nombre de flambeaux, portés par des serviteurs, étincelaient au loin sur la route. De jeunes beautés rayonnantes de joie, ouvraient la marche. Après elles venaient des chœurs de danse. Des musiciens tiraient de leurs flûtes des sons brillans, qui allaient se briser contre les échos voisins. Les jeunes filles dansaient au son de la lyre. Les jeunes gens, marchant au son du hautbois, exprimaient une gaieté plus bruyante: les uns, par des gestes et des chants; les autres, par de longs éclats de rire.

Tous cadençaient leurs pas au son des instrumens, et répandaient dans toute la ville la joie, la danse et le bonheur.

Hors des murs, de jeunes cavaliers maîtrisaient avec adresse la fougue de leurs coursiers. Des laboureurs fendaient le sein sacré de la terre, des ceintures rassemblaient les pans de leurs tuniques. Des cultivateurs se répandaient dans une riche moisson, dont les longues tiges penchaient vers la terre, leurs têtes chargées de grains. Les uns, armés de faux tranchantes, recueillaient les dons de Cérès; les autres, les liaient en gerbes, et en jonchaient l'aire aplanie.

Non loin de là étaient des vendangeurs armés de serpettes. Les uns recevaient dans de larges corbeilles, des raisins blancs et des noirs. Les autres les cueillaient, au milieu des pampres et des vrilles d'argent, et en remplissaient des paniers d'osier. A côté d'eux étaient des ceps d'or, admirablement travaillés par Vulcain; entre les feuilles agitées et les échalas d'argent, éclatait la pourpre des grappes. Des jeunes gens foulaient le raisin dans le pressoir, d'autres en retiraient la liqueur vermeille.

Des Athlètes s'exerçaient à la lutte et au pugilat.

Des chasseurs poursuivaient un lièvre agile. Leurs chiens ardens s'épuisaient pout atteindre leur proie, et le lièvre, pour sauver sa vie.

Des écuyers se disputaient un prix par de pénibles efforts. Placés sur leurs chars, ils se penchaient sur leurs chevaux fumans, et leur lâchaient les rênes. Les chars brûlans dévoraient l'espace. Les roues bruyaient avec éclat. Cependant leurs efforts ne se ralentissaient pas. La Victoire, ne penchant d'aucun côté, n'accordait le prix à personne. Au milieu de l'arêne brillait un grand trépied d'or, ouvrage du célèbre Vulcain.

Enfin, l'Océan roulait ses vagues enflées autour de cet admirable bouclier. Des Cygnes s'élevaient dans les nues, en poussant des cris éclatans; d'autres s'ébattaient sur la surface des eaux. Des poissons se jouaient au milieu des vagues : merveille ravissante, même pour le puissant Jupiter, qui avait obtenu ce large et solide bouclier des mains savantes de Vulcain.

Le fils de Jupiter prend ce bouclier et le

manie sans effort. Il s'élance sur le char avec la rapidité de l'éclair. Iolaüs, son vaillant écuyer, lance ses agiles coursiers. A l'instant Pallas paraît au-devant d'eux, et leur adresse ces paroles : « Courage, dignes rejetons du glorieux » Lyncée! Jupiter, souverain des dieux, vous » donne la force d'immoler Cygnus, et de le » dépouiller de ses armes brillantes. Mais n'ou- » blie pas mon conseil, ô le plus vaillant des » mortels! Lorsque tu auras privé Cygnus de » la douce lumière du jour, laisse-le gisant » à tes pieds, lui et ses armes. Suis d'un œil » attentif les mouvemens de l'homicide Mars. » Et dès que tu entreverras le nu, sous son » large bouclier, lance contre lui ton arme » acérée, et reviens sur tes pas. Il ne t'est pas » permis d'enlever son char ni ses armes divi- » nes. » A ces mots, la déesse s'élança légèrement sur le char, tenant dans sa main la victoire et la gloire. Le généreux Iolaüs avertit ses chevaux d'une voix tonnante. A ce cri, ils emportèrent le char, au milieu d'un tourbillon de poussière. Pallas les avait remplis d'ardeur, en secouant son égide.

D'un autre côté, s'avançaient avec l'impétuosité de la flamme et de la tempête, le fougueux Cygnus, et Mars, dévoré par la soif des combats. Leurs chevaux, près de se heurter de front, poussèrent d'aigus hennissemens, qui se brisèrent contre les échos voisins. Alors Hercule élevant sa voix : « Téméraire Cygnus, dit-il, » pourquoi arrêtes-tu les chevaux de deux guer- » riers endurcis aux fatigues? Écarte au plus » vite ton char, et laisse le passage libre. Je vais » à Trachine, chez le roi Céyx, qui étend sur » cette ville sa puissance et son autorité. Mais » tu ne l'ignores pas, puisque tu as épousé » sa fille, la belle Thémistonoé. Insensé! Mars » lui-même ne te sauverait pas de la mort, » si le combat s'engageait entre nous deux. Car » je me glorifie de lui avoir fait sentir le poids » de mes armes, lorsqu'il voulut protéger Pylos, » suspendre ma vengeance et assouvir sa rage » sanguinaire. Trois fois ma lance pénétra son » bouclier, trois fois le dieu s'appuya contre » la terre. A la quatrième fois, ma pique, lancée » de toute la vigueur de mon bras, atteignit sa » cuisse, et pénétra profondément dans les

» chairs. La roideur de ce coup l'étendit sur
» la poussière. Il fut couvert de honte devant
» les immortels, et laissa entre mes mains ses
» armes ensanglantées. » Ainsi parla Hercule.
Mais l'intrépide Cygnus ne voulut pas céder
et faire reculer ses chevaux.

Aussitôt le fils de Jupiter et celui de l'invincible Mars s'élancèrent de leurs chars sur la terre. Leurs écuyers tenaient auprès d'eux leurs superbes chevaux. La terre gémit sous les pas de ces terribles combattans. Tels que deux rochers, détachés du sommet sourcilleux d'un mont escarpé, tombent l'un sur l'autre, brisent avec éclat les hautes branches des chênes, les sapins, les peupliers aux larges racines, et roulent avec fracas jusqu'au milieu de la plaine; tels ces deux héros fondirent l'un sur l'autre, avec des cris effroyables. La cité des Myrmidons, la célèbre Iolchos, Arna, Elice, la fertile Anthée, multiplièrent les clameurs de ce combat par de bruyans échos. Ils heurtèrent avec une éclatante fureur. Jupiter fit retentir son tonnerre, et baigna la terre d'une pluie de sang, pour signaler le combat

de son fils. Tel qu'un sanglier farouche surpris dans les gorges d'une montagne, allonge ses défenses, et prépare sa rage pour attaquer le chasseur : ses dents blanches s'aiguisent avec fracas ; sa hure se fronce ; l'écume découle de ses larges mâchoires ; ses yeux se remplissent d'une flamme étincelante ; sa large encolure se hérisse et frissonne ; tel le fils de Jupiter s'élança de son char.

Ils combattirent pendant la saison brûlante : lorsque l'astre embrasé dessèche le corps des faibles mortels ; lorsque la cigale, nourrie d'une rosée légère, applique son aile d'azur sur le vert feuillage, donne le signal de la moisson, et laisse couler jusqu'aux derniers feux du jour, ses chants commencés dès l'aurore ; lorsque le millet, semé pendant l'été, se couvre d'une couronne fleurie ; et que Bacchus, colorant ses fruits d'une pourpre brillante, prépare aux mortels la douleur et la joie. C'est pendant la chaleur de l'été que leur lutte se prolongeait avec un fracas effroyable. Tels que deux lions, se disputant le corps d'un chamois, se gonflent de rage, hurlent, entrelacent leurs

mâchoires, et se brisent l'un à l'autre les dents avec fracas ; tels que deux vautours se déchirent avec leurs becs et leurs serres crochues, en poussant des cris sauvages, sur la cime d'une roche déserte ; ils se disputent un daim ou un chamois percé d'une flèche mortelle. Un chasseur, en s'égarant dans les sombres détours d'une montagne inconnue, leur a livré cette proie. Les vautours l'ont suivie de leurs yeux dévorans, l'ont atteinte en même temps, et se livrent, sur elle, une lutte sanglante : tels les deux héros, criant de rage, s'acharnent l'un contre l'autre. Cygnus, impatient d'abattre le fils de Jupiter, lança contre son bouclier, sa pique d'airain ; mais il ne put fausser l'ouvrage de l'industrieux Vulcain. Hercule apercevant, entre le casque et le bouclier, le cou de son ennemi découvert, y plongea sa longue javeline. Le fer atteignit Cygnus au-dessous du menton, et lui coupa les deux tendons ; car il était poussé par le bras vigoureux d'un héros. Cygnus tomba, comme tombe le chêne ou le rocher des montagnes, frappé du foudre étincelant. Il tomba, et ses armes retentirent avec de lugubres éclats.

Le vainqueur le laissa étendu à ses pieds, et fixa sur l'homicide Mars des regards farouches. Tel qu'un lion qui saisit un cerf, lui plonge au fond des entrailles ses griffes tranchantes, le déchire avec roideur, et du premier coup le prive de la vie. Il accumule dans son cœur, sa rage bouillonnante, roule des yeux étincelans, bat de sa queue ses flancs et ses épaules, et retourne ses larges crocs dans sa victime entr'ouverte. Tremblant à cet aspect, le chasseur n'ose ni l'approcher ni le combattre : tel l'intrépide Hercule, debout en face de Mars, recueillait ses forces et son audace. Mars s'avançait contre lui, exaspéré par la douleur. Ils se heurtèrent, en frémissant de rage. Tel qu'un rocher précipité d'un sommet sourcilleux, bondit au loin, et roule avec un bruyant fracas jusqu'à ce qu'il rencontre une haute colline, la heurte avec violence, et y brise sa fureur : tel l'impétueux Mars s'élançait en criant, et venait choquer l'inébranlable Hercule. Au-devant de lui se présenta Pallas, armée de son égide ténébreuse. Elle jeta sur lui des regards menaçans, et lui dit : « Indomptable Mars, suspends ta fougue et

» ton bras meurtrier. Il ne t'est point permis
» d'enlever la vie et les armes au valeureux
» fils de Jupiter. Renonce donc à ce combat,
» et crains d'affronter Pallas elle-même. »

Ainsi parla Minerve; mais le dieu fut sourd à ses paroles. Il jeta un cri, brandit ses armes, et s'élança sur Hercule. Altéré du sang du meurtrier de son fils, il lança, d'un bras vigoureux, sa large pique d'airain. La belle Minerve étendit sa main hors du char, et détourna cette arme impétueuse.

Mars ressentit une douleur poignante. Il saisit son épée d'or, et fondit sur le valeureux Hercule. Le fils d'Amphitryon observait tous ses mouvemens. Il entrevit sa cuisse découverte, y plongea sa lance, l'enfonça profondément, ébranla son ennemi, et l'étendit sur l'arène.

Aussitôt la Peur et la Terreur firent approcher les chevaux de Mars, le relevèrent de sa chute et le placèrent sur son char léger. Ensuite elles poussèrent leurs rapides coursiers, et remontèrent dans l'Olympe.

Le fils d'Alcmène et le glorieux Iolaüs dépouillèrent Cygnus de ses armes, et dirigèrent leurs chevaux vers Trachine.

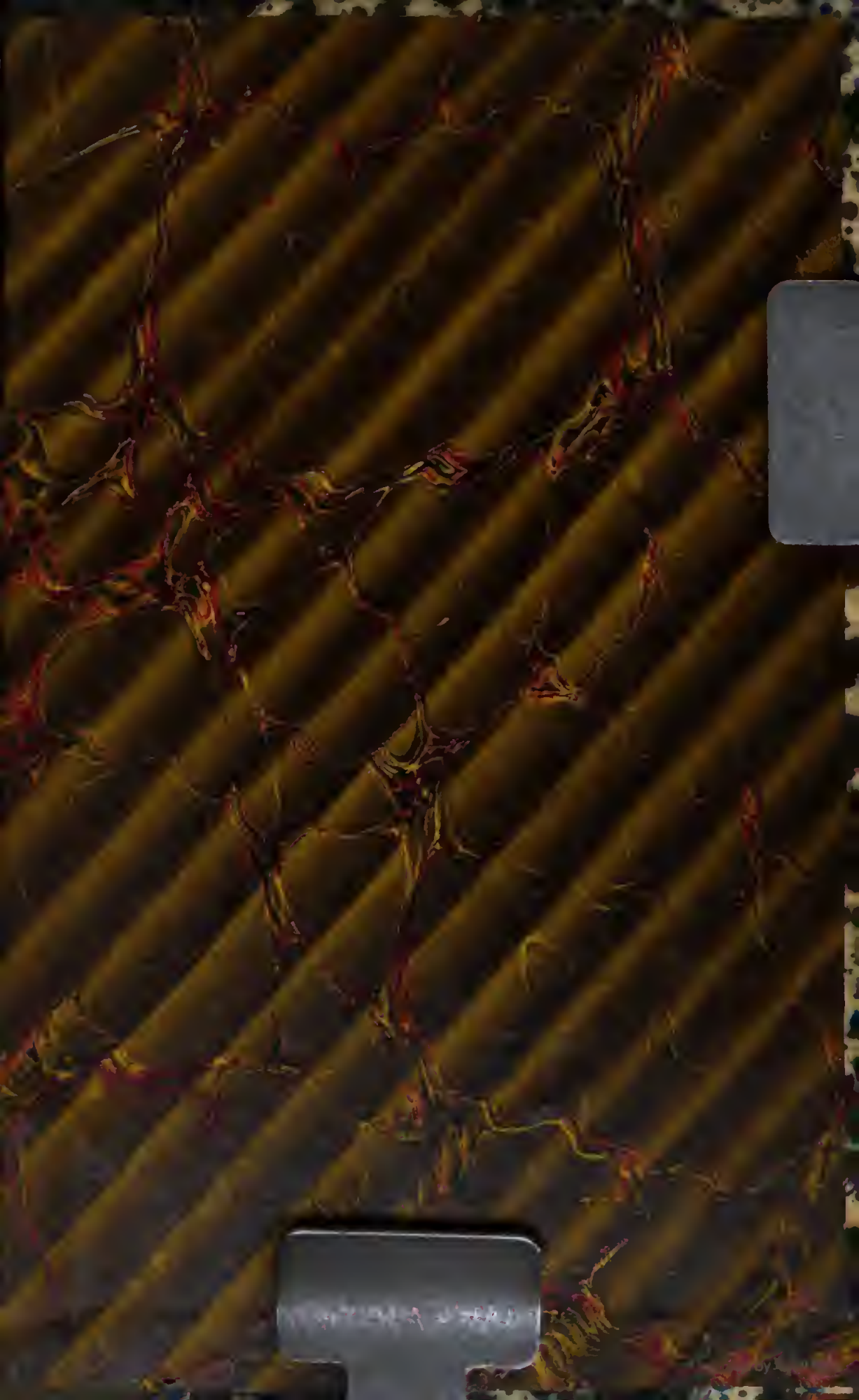
La belle Minerve remonta vers l'Olympe, dans les palais éternels de son père.

Cygnus reçut les honneurs funèbres par les soins de Céyx et de tous les peuples voisins de cet illustre roi. Les Myrmidons, les habitans d'Anthée, ceux d'Iolchos, d'Arna, d'Elice, célébrèrent ses funérailles, pour honorer Céyx, chéri des immortels. Mais l'Anaurus fit disparaître le tombeau et le monument de Cygnus, en le couvrant de ses flots orageux. Ainsi le voulut Apollon; parce que le fils de Mars avait long-temps surpris et dépouillé, par un impie brigandage, ceux qui conduisaient à Pitho, de riches hécatombes.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google